

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**La Monomachie De David Et De Goliath, Ensemble
Plvsievr**

Du Bellay, Joachim

Paris, 1561

La Monomachie de David et de Goliath.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2918



LA MONOMACHIE DE
DAVID ET DE GOLIATH.

Celuy en uain se uante d'estre fort,
Qui auençlé d'une ire outrecuidee
Ne voit combien peu sert un grand effort,
Quand de raison la force n'est guidee.

L'humble foiblesse est uolontiers aidee

De cestuy-là, qui donne la uictoire:

Mais du hautain la fureur debridée

Perd en un coup & la force, & la gloire.

Ny le canon, ny le glaiue trenchant,

Ny le rempart, ny la fosse muree,

Ont le pouuoir de sauuer le meschant,

Dont le Seigneur la uengence a iuree.

Les fiers torrens n'ont pas longue duree:

Et du sapin, umbrage des montaignes,

La hauteur n'est si ferme & assuree

Que l'arbrisseau, qui croist par les campagnes.

O Dieu guerrier, Dieu que ie ueux chanter,

Ie te supply, tens les nerfs de ma lyre:

Non pour le Grec, ou le Troyen uanter,

Mais le Berger, que tu uoulus eslire:

Cefut celuy qui s'opposant à l'ire

Du Philistin mesprisant ta hantesse,

A ij

MONOMACHIE

Monstra combien puissante se peult dire
 Dessous ta main une humble petitesse.
 Toy qui armé du saint pouuoir des cieux
 Deuant l'honneur & les yeux de la France
 Dontas iadis l'orgueil ambicieux
 Qui sa fureur perdit au camp d'outrance:
 Puis que tu as de ce Dieu cognoissance,
 Qui des plus grands a la gloire estouffee,
 Escoute moy, qui louant sa puissance
 Te viens icy eriger un trophée.
 Le Philistin, & le peuple de Dieu
 S'estoient campez sur deux croppes voisines.
 Icy estoit assis le camp Hebreu:
 Là se monstroient les tentes Philistines:
 Quand un guerrier flambant d'armes insignes
 Sorty du camp du barbare exercite,
 Vint desfier & par uois, & par signes,
 Tous les plus forts du peuple Israélite.
 Vingt & uingt fois ce braue Philistin
 Estoit en uain sorty hors de sa tente,
 Et nul n'aspire, à si riche butin:
 Dont Saül pleure, & crie, & se tormenté.
 Ou est celuy (disoit-il) qui se uente
 De s'opposer à si grand uitupere?
 A cestuy-la ma fille ie presente,
 Et affranchis la maison de son pere.
 O Israel, iadis peuple indonté,
 Ou estoit lors ceste grande uaillance,
 Dont tu auois tant de fois surmonté

Les plus gaillards par le fer de ta lance?
 Las, il fault bien que quelque riene offense
 Eust prouoqué la uengence diuine,
 Puis que ton cœur eut si foible defense
 Contre une audace & gloire Philistine.
 On voit ainsi de peur se tapissant
 Par les buissons les humbles colombelles,
 Qui ont de loing ueu l'aigle rauissant
 Tirer à mont & fondre dessus elles.
 Alors ce fier avec sifflantes ailes
 Ores le hault, ores le bas air trenche:
 Et craquetant de ses ongles cruelles,
 Rande à l'entour de l'espineuse branche.
 Tel se monstroit ce guerrier animé:
 Et qui eust ueu la grandeur de sa taille,
 Il eust iugé ou un colosse armé,
 Ou une tour desmarcher en bataille.
 Son corps estoit tout herissé d'escaille:
 D'airain estoit le reste de ses armes.
 Le fer adonq, & l'acier & la maille
 N'estoient beaucoup usitez aux alarmes.
 Son heaume fut comme un brillant escler,
 Sur qui flotroit un menaçant pennache:
 Nembroth estoit protrait en son boucler:
 Sa main branloit l'horreur d'une grand' hache.
 Ainsi armé, par cent moyens il tasche
 Son ennemy à la campagne attraire
 Mais Israël en ses tentes se cache,
 Espouanté d'un si fier aduersaire.



O (disoit-il) fuyarde nation,
 Nourrie aux creux des antres plus sauvages,
 Qui as laissé ton habitation
 Pour labourer nos fertiles riuages,
 Ou est ce Dieu, ou sont ces grands courages,
 Dont tu marchois si superbement haulte?
 Voicy le bras uengeur de tant d'outrages,
 Qui te fera recognoistre ta faulte.

Je suis celuy, qui avec ces deux mains
 Me feray uoye au celeste habitacle.
 Lequel des Dieux, ou lequel des humains
 Osera donc s'opposer pour obstacle?
 O sottte gent, qui pour un faux miracle,
 Te uas paissant de ces uaines merueilles:
 Ce n'est pas moy, que la uoix d'un oracle
 Si doucement tire par les oreilles.

Ou est celuy qui batailloit pour toy,
 Je dy celuy, qu'Israel tant honnore?
 Que ne uient il s'opposer contre moy,
 Qui autre Dieu, que ma force n'adore?
 Poure soldat, qui sur toy uerras ore?
 D'un rouge lac ceste plaine arrosée,
 Mieux te ualust en tes desers encores
 Viuoter d'eau & de blanche rosée.

O gaillard peuple, ô hardy belliqueur
 Parmi les bois, ou sur quelque montaigne!
 Est-ce ton Dieu, ou bien faulte de cœur,
 Qui te defend descendre à la campagne?
 Vn cœur uaillant, que la force accompagne,

En un rempart uolontiers ne se fie,
 Si quelqu'un donc en la uertu se baigne,
 Voicy au camp celuy, qui le desfie.
 Comme en un parc, qui est enuironné
 Du peuple oisif à quelque iour de feste,
 Le fier taureau au combat ordonné
 Deça dela uà contournant sa teste:
 Ce Philistin, qui au combat s'appreste,
 Brauant ainsi de menaces terribles
 Faisoit flotter les plumes de sa creste,
 Remplissant l'air de blasphemes horribles.
 Le camp Hebreu tremblant à ceste fois,
 D'un teint de mort alla peindre sa face,
 Criant au ciel d'une publi que uoix,
 Venge Seigneur, la sacrilege audace
 De ce cruel qui ton peuple menace.
 Lors le Seigneur esbranlant sa main dextre,
 Donnoit aux siens un signe de sa grace,
 Heureusement tonnant à la fenestre.
 Et sur le champ apparoitre lon uoit
 Vn Bergerot à la chere eueillee:
 Sa pennetiere en escharpe il auoit,
 Et à son bras sa fonde entortillee,
 Lors des deux camps la tourbe emerueillee
 D'un ail fiché, en beant le regarde,
 Quand d'une grace au danger auenglee
 Le gay Berger au combat se hazarde.
 Mais quand ce fier uint à le regarder,
 Si brauement marchant parmy la plaine.



MONOMACHIE

D'un ris amer se prit à l'œillader
 Et de le voir plaingnoit quasi la peine.
 Puis tout soudain d'une audace hautaine
 Se renfrongnant en horrible furie,
 Haussa la teste, & d'une voix loingtaine
 Le suruenant par tels mots il escrie:
 Dy moy chetif de ta uie ennuyé,
 Petit bout d'homme, & honte de nature,
 Quel tien haineux t'a icy enuoyé,
 Pour estre fait des corbeaux la pasture?
 Tu me fais honte, ô uile creature,
 Quand ie t'aguigne, & quand ie me contemple.
 Si mourras-tu. ô la belle auenture,
 Pour en dresser la despouille en un temple!
 Mais que ne uient sur ceste arene icy
 Ce fier Saül avec sa lance? voire
 Ce fort Abner, & ce Ionathe aussi,
 A qui son arc a donné tant de gloire?
 C'est là, c'est là, que ma uertu notoire
 Se deust baigner: non point en ceste fange,
 Qui souillera l'honneur de ma uictoire,
 Et par sa mort accroistra sa louange.
 Ha grand Mastin (respondit le Berger)
 Tes gros abboys me donnent a seurance.
 Car Dieu, qui ueult tes blasphemes uenger,
 Est le boucler de ma ferme esperance.
 Dé-ia sa main sur ton chef se balance,
 Pour ton grand corps accabler sou' sa foudre:
 Et me uoicy, que sa iuste uengence

Pouffe



Pouffe uers toy, pour te ruer en poudre,
 Ce diable adonq' tonnant horriblement,
 Et tout baveux d'escumense fumiere,
 Gringa les dents espoüantablement,
 Et en frongant nez, & front, & paupiere,
 BlaspHEMA Dieu, le ciel, & la lumiere.
 Ainsi entre-eux de parole ils s'attachent:
 Puis se hastans d'une allure plus fiere,
 Diuersement au combat contre-marchent.

Le Philistin de fureur aueuglé,
 Roüant sa masse, alloit d'ardent courage
 A gueule ouuerte, & à pas dereglé
 Portant la peur, la tempeste, & l'orage:
 Mais le Berger d'une allure plus sage
 Son ennemy ores costoye, & ores
 Subtilement luy met droit au uisage
 Le uent, la poudre, & le soleil encores.

Comme lon uoid au pié d'une grand' tour,
 Qu'à la campagne egaler on sefforce,
 Le pionnier minant tout à l'entour
 Faire une trace à la poudreuse amorce:
 Non autrement, par une longue entorce
 Ce caut Berger guignant à teste basse
 Contregardoit son impareille force
 Contre l'horreur de la pesante masse.

Le grand guerrier à tour & à trauers
 Menoit les bras d'une force incroyable,
 Et fendant l'air par un sifflant reuers
 Alloit finir ce combat pitoyable,

MONOMACHIE

Quand du Seigneur la bonté secourable
 Trompa le coup de la cruelle dextre,
 Qui lourdement foudroyant sur le sable,
 Raza les pieds du Berger plus adextre.
 Finablement courbé sur les genous
 Panché à droit, d'un pié ferme il se fonde:
 Ainsi que Dieu, lors qu'il darde sur nous
 Le feu uengeur des offenses du monde.
 Ce fort Hebreu rouant ainsi sa fonde
 Deux fois trois fois, assez loing de sa teste,
 Avec un bruit, qui en fendant l'air gronde,
 Fit descocher le traict de sa tempeste.
 Droit sur le front, ou le coup fut donné,
 Se ua planter la fureur de la pierre.
 Le grand Colosse à ce coup estonné
 D'un sault horrible alla bruncher par terre.
 Son harnois tonne, & le uainqueur le serre:
 Puis le cyant mesmes de son espee,
 Entortilla, pour le pris de sa guerre,
 Au tour du bras la grand' teste coupee.
 Lors Israël, que la peur du danger
 Suyuoit encor en sa uictoire mesme,
 Sort de son camp, & du uainqueur Berger
 Enuoye au ciel la louange supreme.
 Le Philistin palle de peur extreme
 Monstre le dos, d'une fuyte uilaine:
 Abandonnant le grand tronc froid, & blesme,
 Qui gist sans nom sur la deserte plaine.
 Chantez mes uers, cest immortal honneur,

Dont nous auez la matiere choisie:
 Ce nous sera plus de gloire & bonheur,
 Que les uieux sons d'une fable moisie.
 Car tout au pis, quand uostre poësie
 Du long oubly deuroit estre la proye,
 Si auez vous plus sainte fantaisie,
 Que le sonneur des Pergames de Troye.

ODE AV REVERENDISS.

Cardinal du Bellay.

Cestuy-la, qui sestudie
 Représenter en ses vers
 Tous les accidents diuers
 De l'humaine tragedie,
 Celuy encores descriue
 Tous les flots tumultueux,
 Qui retournent à la riue
 D'Euripe l'impetueux.
 L'air, le feu, la terre, l'onde,
 Et les astres coniuerez
 Nous rendent peu assurez
 Contre l'orage du monde.
 Le sort cruel nous deuore
 Par non reuocable loy:
 Mais l'homme n'a point encore
 Plus grand ennemy, que soy.
 Tout autre animal apporte
 Plus grande commodité,

B ij



Armant sa natiuité
 D'une defense plus forte:
 L'homme seul à sa naissance
 Par gemissemens & pleurs
 Tesmoigne son impuissance,
 Presage de ses malheurs.
 Mais si la Nature amere
 Aux hommes tant seulement,
 Nous est eternellement
 Trop plus maratre, que mere:
 Il ne fault pourtant, que l'homme
 Entre tous les animaux
 Seul miserable se nomme,
 Esclaue de mille maux.
 L'Ame en l'vniuers enclose
 Baillant nourriture aux cieux,
 A l'onde, à la terre, aux yeux,
 Qui esclerent toute chose,
 N'est-ce pas Dieu, qui embrasse
 Les membres de ce grand corps,
 Agitant toute la masse
 Par amiables discors?
 Ceste Ame de la Nature
 Forma le dernier de tous
 L'animal, qui est plus doux,
 Et plus noble creature:
 A fin qu'il fust seul capable
 D'un sens plus diuin & hault,
 Estant aussi plus coupable,

Si la raison luy default.
 La prouidence diuine
 Meit en nous ses petits feux,
 Nous faisant sentir par eux
 Le lieu de nostre origine.
 Ainsi de raison l'usage,
 Qui n'est en autre animal,
 Fait que l'homme, qui est sage,
 Discourt le bien & le mal.
 Mais le gros fardeau moleste,
 Dont nostre esprit est uestu,
 Tarde souuent la uertu
 De l'ame, qui est celeste.
 De là prouient la liesse,
 La douleur, & le souci,
 La peur, & la hardiesse,
 La haine, & l'amour aussi.
 De là prouient la furie
 De toutes les passions,
 Qui sur nos affections
 Exercent leur seigneurie:
 Si la raison seule guide
 De nos esprits auenglez,
 Souuent ne haulse la bride
 Aux appetits dereglez.
 Vn chacun durant sa uie
 Porte un domestique Dieu,
 Qui tousiours, & en tout lieu
 Secretement le conuie.



Voyla pourquoy nous ne sommes
 D'un mesme desir dontez:
 Autant que nous uoyons d'hommes,
 Autant sont de uolontez.
 Mais ny la Court, ny les Princes,
 Ny le fer uictorieux,
 Ny l'honneur laborieux
 De commander aux prouinces,
 Ny les Muses que i'adore,
 Ny un plus graue sçauoir,
 Le souuerain bien encore
 Ne me feront pas auoir.
 Je ne blasme la richesse,
 Ny les honneurs, ny les biens,
 Que pourroit bien faire miens
 Du Roy la grande largesse.
 J'admire la bonne grace,
 La beauté plait à mes yeux,
 L'honore une antique race,
 Mais la vertu me plait mieux.
 Tout ce qui est hors de l'homme,
 L'homme le desire, à fin
 De paruenir à la fin,
 Que suffisance lon nomme.
 Mais la vertu, estimable
 Plus que tout l'Indique honneur,
 Pour elle mesme est aymable,
 Et non pour autre bonheur.
 L'ayant pour ta guide prise,

O l'ornement des prelats,
 Tu monstre' bien, que tu l'as
 En tes premiers ans apprise:
 Fuyant l'allechante amorce,
 Qui nos plus ieunes desirs
 Tirent d'une douce force
 Aux peu durables plaisirs.
 Car sortant du ieu d'enfance,
 Aux exercices plus forts,
 Ta vertu sortit alors
 Deuant les yeux de la France:
 Puis d'une aile plus legere
 Volant aux peuples diuers,
 La publique messagere
 La porta par l'vniuers.
 Quel nombre pourroit suffire
 Araconter les dangers,
 Qui par les flots estrangers
 Ont agité ta nauire?
 Et celle de ton grand frere
 Qui par l'heur de sa vertu
 Rendoit la France prospere,
 Et l'Espagnol abbatu.
 Comme du hault des montaignes,
 Alors que la nege fond,
 Deux hardis fleuves se font
 Diuers cours par les campagnes,
 Et puis en vne vallee
 Venant à se ioinde en un,



Courent à bride auallée,
 Auecques un nom commun:
 Ainsi l'indonté courage
 Du uailant-docte LANGE',
 Qui par la mort fest uangé
 De l'obliuieux outrage,
 Ioingnant son nom & sa course
 Au tien, qui n'est moins cogneu,
 Nous monstre de quelle source
 Et l'un & l'autre est uenu.

LA





LA LYRE CHRE-
STIENNE.

MOy cestuy-là, qui tant de fois
Ay chanté la Muse charnelle,
Maintenant ie haulse ma vois
Pour sonner la Muse, eternelle.

De ceux-là, qui n'ont part en elle,
L'applaudissement ie n'attens,
Iadis ma folie estoit telle,
Mais toutes choses ont leur temps.

Si les uieux Grecs & les Romains
Des faux Dieux ont chanté la gloire,
Seron' nous plus qu'eux inhumains,
Taisant du uray Dieu la memoire?
D'Helicon la fable notoire
Ne nous enseigne à le uanter:
De l'onde uiue il nous fault boire,
Qui seule inspire à bien chanter.

Chasse toute diuinité
(Dicit le Seigneur) deuant la mienne:
Et nous chantons la uanité
De l'idolatrie ancienne.
Par toy, ô terre Egyptienne,
Mere de tous ces petis Dieux,
Les vers de la Lyre Chrestienne

LA LYRE

Nous semblent peu melodieux.
 Jadis le fameux inuenteur
 De la doctrine Academique
 Chassoit le poëte menteur
 Par les loix de sa republique.
 Ou est donq' l'esprit tant cynique,
 Qui ose donner quelque lieu
 Aux chansons de la Lyre ethnique,
 En la republique de Dieu?
 Si nostre Muse n'estoit point
 De tant de uanitez coeffee,
 La sainte uoix, qui les cœurs poingr,
 Ne seroit par nous estouffee.
 Ainsi la grand' troppe echaufee
 Auec son uineux Euoé
 Estrangloit les chansons d'Orphee
 Au son du cornet enroué.
 Cestuy-là, qui dit, que ces vers
 Gastent le naïf de mon style,
 Il a l'estomac de trauers,
 Preferant le doux à l'vtil:
 La plaine heureusement fertile,
 Bien qu'elle soit ueufue de fleurs,
 Vault mieux, que le champ inutile
 Emaillé de mille couleurs.
 Si nous uoulons emmieller
 Nos chansons de fleurs poëtiques,
 Qui nous gardera de mesler
 Telles douceurs en nos cantiques?

Conuertissant à nos pratiques
 Les biens trop long temps occupez
 Par les faux possesseurs antiques,
 Qui sur nous les ont usurpez
 D'Israël le peuple ancien
 Affranchy du cruel seruice,
 Du riche meuble Egyptien
 Fit à Dieu plaisant sacrifices
 Et pour embellir l'edifice,
 Que Dieu se faisoit eriger,
 Salomon n'estima pas uice
 De mendier l'or estrangeur.
 Nous donques faisons tout ainsi:
 Et comme bien rusez gendarmes,
 Des Grecs & des Romains aussi
 Prenons les bouclers & guysarmes:
 L'ennemy baillera les armes,
 Dont luy mesme sera batu:
 Telle fraude au faict des alarmes
 Merite le nom de vertu.
 O fol, qui chante les honneurs
 De ces faux Dieux! ou qui s'amuse
 A farder le los des Seigneurs
 Plus aymez qu'amis de la Muse.
 C'est pourquoy la mienna refuse
 De manier le luc uanteur.
 L'esper des Princes nous abuse,
 Mais nostre Dieu n'est point menteur.
 Celuy (Seigneur) à qui va uois



Viuement touche les oreilles,
 Bien qu'il sommeille quelquefois,
 Finablement tu le réueilles:
 Lors en tes œures non pareilles
 Fichant son esprit & ses yeux,
 Il se rid des uaines merueilles
 Du miserable ambicieux:
 Qui eslongné du droit sentier
 Suyt la tortueuse carriere,
 Ou celuy, qui est plus entier,
 Plus souuent demeure en arriere,
 Humant la faueur iournaliere
 Compaigne des soucis cuysans,
 Et la uanité familiere
 A la tourbe des courtisans.
 Ma nef, euitex ce danger,
 Et n'attendez pas que l'orage
 Par force uous face ranger
 Au port apres uostre naufrage.
 L'homme rusé par long usage
 N'est folement auantureux:
 Mais qui par son peril est sage,
 Celuy est sage malheureux.
 Bienheureux donques est celuy
 Qui a fondé son assurance
 Aux choses dont le ferme appuy
 Ne desment point son esperance.
 C'est luy, que nulle uiolence
 Peut esbranler, tant seulement

Si bien il se contrebalance
 En tous ses faicts également.
 Celuy encor' ne cherche pas
 La gloire, que le temps consomme:
 Sachant que rien n'est icy bas
 Immortel, que l'esprit de l'homme.
 Et puis le poëte se nomme
 Ores cygne melodieux,
 Or' immortel & diuin, comme
 S'il estoit compaignon des Dieux.
 Quand i'oy les Muses caqueter,
 Enfant leurs mots d'un uain langage,
 Il me semble ouyr cracqueter
 Vn perroquet dedans sa cage:
 Mais ces fols qui leur font hommage,
 Amorcez de uaines douceurs,
 Ne peuuent sentir le dommage,
 Que traynent ces mignardes Sœurs.
 Si le fin Grec eust escouté
 La musique Sicilienne
 Peu cautelement, s'il eust gousté
 A la coupe Circéienne,
 De sa douce terre ancienne
 Il n'eust regousté les plaisirs:
 Et Dieu chassera de la Sienne
 Les esclaves de leurs desirs.
 O fol, qui se laisse enuieillir
 En la uaine philosophie,
 Dont l'homme ne peut recueillir



L'esprit, qui l'ame uiuifie!
 Le Seigneur, qui me fortifie
 Au labeur de ces vers plaisans,
 Veult, qu'à luy seul ie sacrifie
 L'offrande de mes ieunes ans.
 Puis quelque delicat cerueau,
 D'une impudence merueilleuse,
 Dit, que pour un esprit nouueau
 La matiere est trop sourcilleuse.
 Pendant la uieillesse honteuse
 D'auoir pris la fleur pour le fruit,
 Hasté en uain sa course boitense
 Apres la vertu, qui la fuyt.
 Celuy, qui prenoit double pris
 De ceux, qui sous un autre maistre
 L'art de la Lyre auoient appris,
 M'enseigne ce que ie dois estre.
 Sus donques, oubliez ma dextre,
 Da ceste Lyre les uieux sons,
 Afin que uous soyez addextre
 A sonner plus haultes chansons.
 Mais (ô Seigneur) si tu ne tens
 Les nerfs de ma harpe nouvelle,
 C'est bien en uain, que ie pretens
 D'accorder ton los dessus elle.
 Que si tu ueulx luy prester l'aile,
 Alors d'un uol audacieux,
 Cryant ta louange immortelle,
 Je uoleray iusques aux cieus.

Le luc ie ne demande pas,
 Dont les filles de la Memoire
 Apres les Phlegrëans combats
 Sonnerent des Dieux la victoire.
 Deformais sur les bords de Loyre
 Imitant le saintt pousse Hebricu,
 Mes doigts fredonneront la gloire
 De celuy, qui est trois fois Dieu.

LA COMPLAINCTE
 DV DESEPERE.

Qui prestera la parole
 A la douleur, qui m'affole?
 Qui donnera les accens
 A la plainte, qui me guide,
 Et qui laschera la bride
 A la fureur, que ie sens?
 Qui baillera double force
 A mon ame, qui sefforce
 De souspirer mes douleurs?
 Et qui fera sur ma face
 D'une larmoyante trace
 Couler deux ruisseaux de pleurs?
 Sus mon cœur, ouvre ta porte,
 A fin que de mes yeux sorte
 Vne mer à ceste fois.
 Ores fault, que tu te plainses,
 Et qu'en tes larmes tu baignes

Ces montaignes & ces bois.
 Et uous mes uers, dont la course
 A de sa premiere source
 Les sentiers abandonnez,
 Fuyez à bride auallee,
 Et la prochaine uallee
 De uostre bruit estonnez.
 Vostre eau, qui fut clere & lente,
 Ores trouble & uiolente,
 Semblable à ma douleur soit,
 Et plus ne meslez uostre onde
 A l'or de l'arene blonde,
 Dont uostre fond iaunissoit.
 Mais qui sera la premiere?
 Mais qui sera la derniere
 De uos plaintes? O bons dieux!
 La furie qui me donte,
 Las, ie sens qu'elle surmonte
 Ma uoix, ma langue, & mes yeux.
 Au uase estroit, qui degoutte
 Son eau, qui ueult sortir toute,
 Ores semblable ie suis:
 Et fault, ô plainte nouvelle!
 Que mes plaincts ie renouuelle,
 Dont plaindre assez ie ne puis.
 Quand toutes les eaux des nées
 Seroient larmes deuenues,
 Et quand tous les uents cogneus
 De la charrete importune,

Qui

Qui fend les champs de Neptune,
 Seroient sospirs deuenus.
 Quand toutes les uoix encores
 Complaintes deuiendroient ores,
 Sine me suffiroient point
 Les pleurs, les sospirs, le plaindre,
 A uiuement contrefeindre
 L'ennuy, qui le cœur me poingt.
 Ainsi que la fleur cueillie,
 Ou par la Bize assaillie
 Perd le uermeil de son de son teint,
 En la fleur du plus doux aage
 De mon pallissant uisage
 La uieue couleur s'esteint.
 Vne languissante nuë,
 Me fille dé-ia la ueuë,
 Et me souuient en mourant
 Des douces riuës de Loyre,
 Qui les chansons de ma gloire
 Alloit iadis murmurant.
 Alors que parmy la France
 Du beau Cygne de Florence
 l'allois adorant les pas,
 Dont les plumes i'ay tirees,
 Qui des ailes mal cirees
 Le uol n'imiteront pas.
 Quel bois, quelle solitude,
 Tesmoing de l'ingratitude
 De l'archer malicieux,



COMPLAINTE V D

Ne resonne les alarmes
 Que les amoureuses larmes
 Font aux esprits ocieux?
 Les bleds ayment la rousée,
 Dont la pleine est arrousee:
 La uigne ayme les chaleurs,
 Les abeilles les fleurettes,
 Et les uaines amourettes
 Les complaints & les pleurs.
 Mais la douleur uehemente,
 Qui maintenant me tormente,
 A repoussé loing de moy
 Telle fureur insensee,
 Pour entrer en ma pensee
 Le trait d'un plus iuste esmoy.
 Arriere plaintes friuoles
 D'un tas de ieunesses folles:
 Vous ardents souspirs enclos,
 Laissez ma poitrine cuyte,
 Et traynez à uostre suyte,
 Mille tragiques sanglots.
 Si l'iniure desfreiglee
 De la fortune auenglee,
 Si un faulx bon-heur promis
 Par les faueurs iournalieres,
 Si les fraudes familiares
 Des trop courtisans amis,
 Si la maison mal entiere
 De cent proces heritiere,

Telle qu'on la peult nommer
 La gallere defarmee,
 Qui sans guide & mal ramee
 Vogue par la haute mer :
 Si les passions cuysantes
 A l'ame, & au corps nuysantes,
 Si le plus contraire effort
 D'une fiere destinee,
 Si une uie obstinee
 Contre un desir de la mort:
 Si la triste cognoissance
 De nostre fresle naissance,
 Et si quelque autre douleur
 Geinne la uie de l'homme,
 Le merite, qu'on me nomme
 L'esclau de tout malheur.
 Qu'ay-ie depuis mon enfance
 Sinon toute iniuste offense
 Senty de mes plus prochains?
 Qui ma ieunesse passee
 Aux tenebres ont laissee,
 Dont ores mes yeux sont pleins.
 Et depuis que l'aage ferme
 A touché le premier terme
 De mes ans plus uigoureux,
 Las, helas, quelle iournee
 Fut onc si mal fortunee
 Que mes iours les plus heureux?
 Mes os, mes nerfs, & mes ueines



COMPLAINTE V G

Tesmoings secrets de mes peines,
 Et mille soucis cuisans,
 Auancent de ma uieillesse
 Le triste hyuer, qui me blesse
 Deuant l'esté de mes ans.

Comme l'autonne saccage
 Les uers cheueux du boccage
 A son triste aduenement,
 Ainsi peu à peu sefface
 Le cresse honneur de ma face
 Venfue de son ornement.

Mon cœur ia deuenu marbre
 En la souche d'un uieil arbre
 A tous mes sens transmuez:
 Et le soing, qui me desrobe,
 Me fait semblable à Niobe
 Voyant ses enfans tuez.

Quelle Médée ancienne
 Par sa uoix magique
 M'a changé si promptement?
 Fichant d'aiguilles cruelles
 Mes entrailles, & moëllles
 Serues de l'enchantement?

Armez vous contre elle donques
 O vous mes uers, & si onques
 La fureur uous enflamma,
 Faites luy sentir l'iambe,
 Dont contre l'ingrat Lycambe
 La rage Archiloq' arma.

O nuict ! ô silence ! ô lune,
 Que ceste uieille importune
 O se du ciel arracher !
 Pourquoy ont la terre, & l'onde,
 Mais pourquoy a tout le monde
 Conspiré pour me fascher ?
 Ny toute l'herbe cueillie
 Par les champs de Thessalie,
 Ny les murmures secrets,
 Ny la uerge enchanteresse,
 Dont la Dame uangeresse
 Tourna les uisages Grecs.
 Ny les flambeaux, qu'on allume
 Aux obseques, ny la plume
 Des mortuaires oiseaux,
 Ny les œufs, qu'on teint & mouille
 Dans le sang d'une grenouille,
 Ny les Auernales eaux :
 Ny les images de cire,
 Ny ce, qui l'enfer attire,
 Ny tous les uers enchantez
 Par la uieille escheuelee
 D'une uoix entremeslee
 Six & trois fois rechantez :
 Ny le menstrueux breuuage
 Meslé avecques la rage,
 Qui sensle au front des cheuaux,
 Ny les furies ensemble
 Enfanteroient (ce me semble)



Le moindre de mes traux.
 Moindre feu ne me consume,
 Et moindre peste ne hume
 La tiede humeur de mes os,
 Que l'herculienne flamme
 Ayant le don de sa femme
 Engraué dessus le dos.
 Les flots courroucez, qui baignent
 Leurs riuages, qui se plaignent,
 Ne sont plus sourds, que ie suis:
 Ny ce peuple qui habite,
 Ou le Nil se precipite
 Dedans la mer par sept huys.
 Les uents, la pluye, & l'orage
 N'exercent plus grand oultrage
 Sur les monts, & sur les flots,
 Que l'eternelle tempeste,
 Qui brouille dedans ma teste
 Mille tourbillons enclos.
 Comme la fole prestresse,
 A qui le Cynthien presse
 Le cœur superbe & despit,
 Herissant sa cheueleure
 Contre-tourne son allure
 Par un mouuement subit:
 Ainsi auецq' noire mine
 Tout furieux ie chemine
 Par les champs plus eslongnez,
 Remaschant d'un soucy graue

Mille fureurs, que i'engraue
 Sur mes sourcils renfrongnez.
 Tel est le Thebain Panthee,
 Quand son ame espouantee
 Voit le Soleil redoublé:
 Tel, le uangeur de son pere
 Quand les serpents de sa mere
 Luy ont son esprit troublé.
 D'une entre-suyuante fuyte
 Il adiourne, puis annuyte:
 L'an d'un mutuel retour
 Ses quatre saisons rameine:
 Et apres la lune pleine,
 Le croissant luit à son tour.
 Tout ce que le ciel entourne,
 Fuyt, refuyt, tourne, & retourne,
 Comme les flots blanchissans,
 Que la mer uentuse pousse,
 Alors qu'elle se courrousse
 Contre ses bors gemissans.
 Chacune chose decline
 Au lieu de son origine:
 Et l'an, qui est costumier
 De faire mourir, & naistre,
 Ce qui fut rien, auant qu'estre,
 Reduit à son rien premier.
 Mais la tristesse profonde,
 Qui d'un pie ferme se fonde
 Au plus secret de mon cœur.



Seule immuable demeure,
 Et contre moy d'heure en heure
 Acquiert nouvelle uigueur,
 Ainsi la flamme allumee,
 Que les uents ont animee,
 Forcenant cruellement,
 En mille pointes s'eslance,
 Dedaignant la uiolence
 De son contraire element.
 Quand l'obscurité desferre
 Ses ailes dessus la terre,
 Et quand le present des Dieux
 Pour emmieller la peine,
 De toute la gent humaine
 Charme doucement les yeux:
 Lors d'une horreur taciturne
 Dessous le uoile nocturne
 Tout se fait paisible & coy:
 Toute maniere de beste
 Au sommeil courbe la teste
 Dedans son priuè recoy.
 Mais le mal, qui me reueille,
 Ne permet, que ie sommeille
 Vn seul moment de la nuict,
 Sinon que l'ennuy m'assomme
 D'un espouantable somme,
 Qui plus que le ueiller nuit,
 Puis quand l'aube se descouche
 De sa iaunnissante couche

Pour nous

Pour nous esclerer le iour,
 Avec moy s'esueille à l'heure
 Le soing rongearde, qui demeure
 En mon familier seiour.

Ou tout cela, que lon nomme
 Les bienheuretez de l'homme,
 Ne me sçauroit esiouir,
 Priuè de l'aise, qu'apporte
 A la uie demy-morte
 Le doux plaisir de l'ouir.

Et si d'un pas difficile
 Hors du triste domicile
 Ie me trayne par les champs,
 Le soucy qui m'accompaigne,
 Ensemence la campagne
 De mille regrets trenchans.

Si d'auanture i'arriue
 Sur la uerdoyante riue,
 I'essourde le bruit des eaux:
 Si au bois ie me transporte,
 Soudain ie ferme la porte
 Aux doux gosiers des oiseaux.

Iadis la tourbe sacree,
 Qui sur le Loir se recree,
 Me daignoit bien quelquefois
 Guider au tour des riuages,
 Et par les antres sauvages,
 Imitateurs de ma uoix:

Mais or' toute espouantee

E



COMPLAINTE

Elle fuyt d'estre hantee
 De moy despit, & felon,
 Indigne que ma poitrine
 Reçoive sous la courtine
 Les saints presens d'Apollon.
 Mesmes la voix pitoyable,
 Dont la plainte larmoyable
 Rechante les derniers sons,
 Dure & sourde à ma semonce
 Dedaigne toute responce
 A mes piteuses chansons.
 Quelque part que ie me tourne,
 Le long silence y sejourne
 Comme en ses temples deuots,
 Et comme si toutes choses
 Pesle-mesle estoient r'encloses
 Dedans leur premier Caos.
 Mettez moy donq', ou la tourbe
 Du peuple estonné se courbe
 Deuant le sceptre des Roys,
 Et en tous les lieux encore,
 Ou plus la France decore
 Et ses armes & ses loix:
 Mettez moy, ou lon accorde
 La contre-accordante corde
 Par les discordans accords,
 Et ou la beauté des Dames
 Souffle les secrettes flammes
 Qui brussent dedans le corps.

Mettez moy (si bon uous semble)

Ou la Delienne assemble
Sa bande apprise au labeur,
A cry, à cor, & à suyte
Pressant la legere fuyte,
Des serfs ailez par la peur.

Mettez moy, ou Cytheree

En la saison alteree
Sa ieune troppe conduit,
Et sans craindre la froidure
Dessus l'humide uerdure
Bale au serain de la nuit.

Mettez moy là, ou florissent

Les arbres, qui se nourrissent
Au beau sejour d'Alcinois,
Et là, ou le riche Autonne
D'une main prodigue donne
L'honneur du front d'Achelois.

Mettez moy, ou plus abonde

Tout ce que plus en ce monde
Contente l'humain desir,
Si ne pourray-ie en tel aise
Trouuer plaisir, qui me plaise,
Que l'obstiné desplaisir.

Helas pourquoy tant s'augmentent

Les malheurs, qui me tormentent
Desesperé d'auoir mieux?
Ou pourquoy à les accroistre,
Par trop les uouloir cognoistre,



COMPLAINTE

Suis-*ie* tant ingenieux?
 Heureux qui a par augures
 Preueu les choses obscures:
 Et trop plus heureux encor,
 En qui des Dieux la largesse
 A resspandu la sagesse,
 Des cieux le plus beau tresor.
 Combien (si nous estions sages)
 Se demonstrent de presages,
 Auant-coureurs de noz maux?
 Soit par iniure celeste,
 Par quelque perte moleste,
 Ou par mort des animaux.
 Mais la pensee des hommes,
 Pendant que uiuant nous sommes,
 Ignore le sort humain:
 La diuine prescience
 Par certaine experience
 Le tient clos dedans sa main.
 Seroit point determinee
 Quelque uieille destinee
 Contre les esprits sacrez?
 Mile qui dessus Parnaze
 Beurent de l'eau de Pegaze,
 Ont fait semblables regrets.
 De la Lyre Thracienne,
 Et de l'Amphionnienne
 Les malheurs ie ne diray:
 De l'auengle Steficore,



Et du grand auengle encore
 Les labeurs ie n'escriray.
 Je tais la mort d'Euripide,
 Et la Tortue homicide:
 Je laisse encore la faim
 De ce miserable Plaute,
 Et les peines de la faulte
 De l'amoureux escriuain.
 Seulement me plait escrire
 Comment le Dieu, qui inspire
 Le troppeau musicien,
 Mortel, sous habit champestre,
 Sept ans les bœufs mena paistre
 Au riuage Amphry sien.
 Maudicte donq' la lumiere,
 Qui m'esclaira la premiere,
 Puis que le ciel rigoureux
 Assubiectit ma naissance
 A l'indontable puissance
 D'un astre si malheureux.
 O Dieux uangeurs, que lon iure,
 Dieux, qui punissez l'iniure
 D'une rompue amitié,
 Si les deuotes prieres
 Pour les iniustes miseres
 Vous emeuuent à pitié,
 Las, pourquoy ne se retire
 De moy ce cruel martyre,
 Si mes innocentes mains



Pures de sang & rapines,
 Ne furent oncques inclines
 A rompre les droits humains?
 Je ne suis né de la race,
 Qui dessus les monts de Thrace,
 O Dieux, s'arma contre uous,
 Ny de l'hoste abominable,
 Qui pour son forfait damnable
 Accreut le nombre des loups.
 Je n'ay hanté le college
 De ce larron sacrilege,
 Qui fut premier inuenteur
 De feindre la cognoissance
 De uostre diuine essence
 Par un uisage menteur.
 Je ne suis né de la Terre,
 Qui en la Thebaine guerre
 Huma le sang fraternel,
 Dont le mutuel oultrage
 Tesmoigna l'auengle rage
 De l'inceste paternel.
 D'une cruauté nouvelle
 Je n'ay rompu la ceruelle
 De mon pere, & si n'ay pas
 De ses entrailles saillantes
 Remply les gorges sanglantes
 Par un nocturne repas.
 Si mon innocente uie
 Ne fut oncques asseruie

Aux serues affections :
Si l'auare conuoitise,
Si l'ambicion n'attize
Le feu de mes passions:
Si pour destruire un lignage
Par escript, ou tesmoignage,
Ma langue n'a point menty:
Si au sang de l'homme iuste
Auecques le plus robuste
Iamais ie n'ay consenty:
Si la uieille depiteuse
Du mal d'autruy conuoiteuse:
Si l'ire, si la rancueur,
(Et si quelque autre furie
A sur l'homme seigneurie)
Ne m'ont affolé le cœur:
Diuine maieité haulte,
D'ou me uienent, sans ma faute,
Tant de remors furieux?
O malheureuse innocence,
Sur qui ont tant de licence
Les astres iniurieux !
Heureuse la creature,
Qui a fait sa sepulture
Dans le uentre maternel !
Heureux celuy, dont la uie
En sortant s'est ueuë rauie
Par un sommeil eternal !
Il n'a senty sur sa teste

L'inevitable tempeste,
Dont nous sommes agitez,
Mais assureé du naufrage
De bien loing sur le rivage
A veu les flots irritez.
Sus mon ame, tourne arriere,
Et borne icy la carriere
De tes ingrates douleurs.
Il est temps de faire esprenue,
Si apres la mort on treuve
La fin de tant de malheurs.
Ma vie desesperee,
A la mort deliberee
Ia dé-ia se sent courir.
Meure doncques, meure, meure,
Celuy, qui uiuant demeure
Mourant sans pouuoir mourir.
Ainsile Deuin d'Adraste,
Qui pour le fils d'Iocaste
Encontre Thebes s'arma,
S'eslançoit de grand' audace
Dedans l'horrible creuace,
Qui sur luy se referma.
Vous à qui ces durs alarms,
Arracheront quelques larmes,
Soyez ioyeux en tous temps,
Ayez le ciel fauorable,
Et, plus que moy miserable,
Vivez heureux, & contens.

H Y M N E



Seigneur Dieu, mon rempart, ma fiance,
 Rempare moy du fort de patience,
 Contre l'effort du corps iniurieux,
 Qui ueult forcer l'esprit uictorieux.

L'ardeur du mal, dont ma chair est attainte,
 Me fait gemir d'une eternelle plainte,
 Moins pour l'ennuy de ne pouuoir guerir,
 Que pour le mal de ne pouuoir mourir.

Certes, Seigneur, ie sens bien, que ma faulte
 Me rend coupable à ta maiesté haulte:
 Mais si de toy uers toy ie n'ay secours,
 Ailleurs en uain ie cherche mon recours.
 Car ta main seule inuinciblement forte
 Peult des enfers briser l'auare porte,
 Et me tirer aux rayons du beau iour,
 Qui luit au ciel, ton eternel seiour.

Si ie ne suis que uile pourriture,
 Tel que ie suis, ie suis ta creature.
 N'est-ce pas toy, dont la diuine main
 De uil bourbier forma le corps humain,
 Pour y enter l'ame, que tu as feinte,
 Sur le protrait de ton image sainte?

N'est-ce pas toy, qui formas la rondeur
 De l'vniuers, tesmoing de ta grandeur,
 Et qui fendis l'obscurité profonde,
 Pour en tirer la lumiere du monde?
 N'est-ce pas toy, qui as prefix le tour

De l'Océan, qui nous baigne à l'entour?
 Fichant aux cieus du iour la lampe claire,
 Et le flambeau, qui à la nuict esclaire.

Et toutefois ces grands œures parfaits,
 Que ta main sainte heureusement a faits,
 Doiuent perir, non ta parole ferme,
 De qui le temps n'a point borné le terme.
 Ceste parole a promis aux esleus,
 Dont les saints noms en ton liure sont leus,
 Ennuy, travail, seruitude moleste,
 Le seul chemin de ton regne celeste.

O trop ingrat, ô trop ambicieux,
 Cil, qui premier nous deffirma les yeux,
 Et qui premier, par trop uouloir cognoistre,
 Fit le peché entre nous apparoiſtre!
 Ce fut alors, que le ciel peu benin
 Vomit sur nous son courroux & uenin,
 Faisant sortir du centre de la terre
 La palle faim, & la peste, & la guerre.

Le monde alors d'une nüe empesché,
 Vioit captif sous les loix du peché,
 De qui l'horreur sur tant d'ames immondes
 Fit deborder la uengence des ondes.
 Alors, Seigneur, d'un clin d'œil seulement
 Tu moissonnas la terre egalement,
 Ne reseruant de tant de milliers d'hommes,
 Qu'une famille en ces lieux, ou nous sommes.

O bienheureux & trois & quatre fois,
 Qui a gousté le sucre de ta nois,

Et dont la foy, qui le peché desfe,
 En ton effort sa force fortifie!
 Certes celuy, qui tel bien a receu,
 De son espoir ne se uerra deceu:
 S'il est ainsi, que la foy sauua l'Arche,
 Et d'Israël le premier Patriarche,
 Ce fut celuy, Seigneur, à qui tu fis
 Multiplier le nombre de ses fils,
 Plus qu'on ne voit d'estoiles flamboyantes,
 Ou de sablon aux plaines ondoyantes.

Ce peuple alors contrainct de se ranger
 Dessous les loix du barbare estrange,
 Vintoit captif, quand ta main fauorable
 Luy fit sentir ton pouuoir secourable,
 Pendant le cours de l'onde rougissant,
 Dont à pié sec ton peuple fut yssant,
 Et nid encor' loing derriere sa fuyte
 Floter sur l'eau l'Egyptienne suyte.

Puis au milieu des trauaux & dangers
 Tu le guidas aux peuples estrange,
 Par les deserts, ou uingt & uingt annees
 Furent par toy ces bandes gouuernees.
 Là ta pitié, pour leur soif amortir,
 Fit des rochers les fontaines sortir,
 Et fit encor' de ta main plantureuse,
 Neger sur eux la manne sauoureuse.
 Là fut sous toy Moÿse ton amy
 Chef de ta gent, qui murmuroit parmy
 Les longs erreurs de ce desert sauouage.



D'auoir laissé l'Egyptien riuage.
 Là maintefois le cours de ta fureur
 Se desbrida sur l'obstinee erreur
 De ces mutins: & tes loix engrauees
 Se uirent là mile fois deprauees.

O quantefois de ton graue sourcy
 Tu abysmas ce faulx peuple endurcy!
 Qui mesprisant de son Dieu les louanges
 Idolatroit apres les Dieux estranges.
 Iustice adonq' sur le peché naissant
 Faisoit brandir son glayue punissant,
 Et la pitié loing du ciel exilee
 Erroit ça bas triste, & descheuelee.

Finablement, ce peuple belliqueur
 Guidé par toy, haulsa le chef uainqueur
 Sur mile Roys, & peuples, que la guerre
 Fit renuerfer horriblement par terre,
 Ains que les tiens par sentiers incogneus
 Fussent aux champs plantureux paruenus,
 Ou tu auois des mainte & mainte annee
 Au parauant leur demeure bornee.

Qui contera les dangers, & horreurs,
 Les fiers combats, & uaillantes fureurs
 De Iosué? & la braue entreprise
 De Gedeon, que ta main fauorise?
 Qui descrira ce Guerrier ordonné
 Pour le rempart de ton peuple estonné,
 Et le forfait de la main destoyale,
 Qui luy embla sa perruque fatale?

Qui chantera l'oracle d'Israël,
 Ce grand prophete & prestre Samuel,
 Saul, Ionathe, & les despoilles vuides
 Rouges du sang de tes Israëliques?

O Dieu guerrier, des uictoires donneur,
 Donne à mes doigts ceste grace & bonheur,
 De n'accorder sur ma lyre d'iuoyre
 Pour tout iamais, que les vers de ta gloire.

S'il est ainsi, arriere les uains sons,
 Les uains soupirs, & les uaines chansons:
 Arriere amour, & les songes antiques
 Elabourez par les mains poëtiques.

Ce n'est plus moy, qui uous doy fredonner:
 Car le Seigneur m'a commandé sonner
 Non l'Odysee, ou la grand' Iliade,
 Mais le discours de l'Israëliade.

Lors ie diray ce grand pasteur Hebrien,
 Qui sopposa pour le peuple de Dieu:
 Les saints accords de sa Lyre faconde,
 Le certain coup de sa fidele fonde,
 Auec l'honneur de son premier butin,
 Et le grand tronc du braue Philistin.
 Ie chanteray par combien de trauerfes
 Il sceut tromper les embusches diuerses
 De ses hayneux, ains que Dieu l'eust assis
 Pour commander au peuple circoncis.
 Heureux urayement si l'œil de Bersabee
 Sa liberté n'eust onques defrobee,
 Et si l'eust mis en proye à l'estranger



Celuy, qui fut de sa mort messenger.

Las, ce qu'on uoit de bonheur en ce monde,
Iamais constant, & ferme ne se fonde,
Et nul ne peut suyure d'un cours entier
De la vertu le penible sentier.

Quel siecle encor ne porte tesmoignage,
Du Roy cogneu par le surnom de sage?

Qui attraynant des plus barbares lieux
L'or, & l'argent, & le bois precieux,

Elabora d'estoffe, & d'artifice,
Du temple saint le superbe edifice?

Ce n'est icy, que descrire ie ueux
De ses uieux ans les impudiques feus,

De sa maison la grand' troppe lasciue,
Sa uanité, & sa pompe excessiue,

Pour ses faux Dieux le uray Dieu mesprisé,
Et de son fils le sceptre diuisé.

Ie uoy encor les campagnes humides
Rougir au sang de ces Abrahamides,

Peuple endurcy entre tous les humains:
Qui adorant l'ouurage de ses mains,

Parfume Bâl d'encens, & sacrifice.
Peuples, & Roys, apprenez la iustice:

Et si de Dieu quelque peur uous auez,
Dedans uos cœurs hardiment engrauuez

La mort d'Achab, & la serue couronne
De tant de Roys, captifs en Babylonne.

Mais toy, Seigneur, de qui le bras puissant
Decapriua ton peuple languissant,

Si de bon cœur deuant toy ie lamente,
 Romps le lien du mal, qui me tormente,
 Ou mon esprit, pour de toy l'approcher,
 Tire dehors la prison de la chair.

Ie ne ueux point par un autel de terre
 Encourtiné de ueruaine, & d'ierre,
 Par vers charmez, ny par prodigues uæus,
 Mottes, encens, ou meurtre de cent bæufs,
 De ma santé haster la course lente,
 Las, qui tant fut au partir uiolente.

Gueris, Seigneur, gueris moy de peché,
 Dont le remede à tout autre est caché:
 Alors mes vers, louant tes faicts louables,
 Te pourront estre offrandes aggreables.

DISCOVRS SVR LA LOVAN-
 GE DE LA VERTV, ET SVR LES
 diuers erreurs des hommes.

A SALM. MACRIN.

BIEN que ma Muse petite
 Ce doux-viile n'imité,
 Qui si doctement escrit,
 Ayant premier en la France
 Contre la sage ignorance
 Fait renaistre Democrit:
 Pourtant, Macrin, ne te fasche
 Si la bride un peu ie lasche

Au soing qui l'esprit me rompt:
 Et si pour t'aider à rire,
 J'ay entrepris de t'escrire,
 Pour me derider le front.
 La felicité non faulse,
 L'eschele, qui nous surhaulse
 Par degrez insques aux cieux,
 N'est-ce pas la vertu seule,
 Qui nous tire de la gueule
 De l'orque auaricieux?
 L'homme vertueux est riche:
 Si sa terre tombe en friche,
 Il en porte peu d'ennuy:
 Car la plus grande richesse,
 Dont les Dieux luy font largesse,
 Est tousiours avecques luy.
 Il est noble, il est illustre:
 Et si n'emprunte son lustre
 D'une uitre, ou d'un tumbeau,
 Ou d'une image enfumee
 Dont la face consumee
 Rechine dans un tableau.
 S'il n'est duc, ou sil n'est prince
 D'une & d'une autre prouince,
 Si est-il roy de son cœur:
 Et de son cœur estre maistre,
 C'est plus grand' chose que d'estre
 De tout le monde uainqueur.
 Si les mains de la nature



Toute sa linéature
 N'ont mignardé proprement,
 Sien est l'esprit aymable:
 Et qui est plus estimable,
 Le corps, ou l'accoustrement?
 La richesse naturelle
 C'est, la santé corporelle:
 Mais si le ciel est donneur
 D'une ame saine, & lauee,
 De toute humeur deprauee,
 C'est le comble du bonheur.
 Que me sert la docte eschole,
 De Platon, ou que i'accolle
 Tout cela, que maintenoit
 Le grand Peripatetique,
 Ou tout ce qu'en son portique
 Zenon iadis soustenoit,
 Si l'ignorant & pauvre homme
 Tout ce que vertu on nomme,
 Garde precieusement,
 Pendant que monsieur le sage,
 Qui n'a vertu qu'au visage,
 En parle ocieusement?
 Que me sert-il, que i'embrasse
 Petrarque, Vergile, Horace,
 Ouide, & tant de secrets,
 Tant de Dieux, tant de miracles,
 Tant de monstres, & d'oracles,
 Que nous ont forgé les Grecs,



Si pendant, que ces beaux songes
 M'appassent de leurs men songes,
 L'an, qui retourne souuent,
 Sur ses ailes empennees
 De mes meilleures anneés,
 M'emporte avecques le vent?
 Que me sert la theorique
 Du nombre Pythagorique:
 Vn rond, une ligne, un poinct:
 Le pinceter d'une corde,
 Ou scauoir, quel ton accorde,
 Et quel ton n'accorde point?
 Que me sert uoir tout le monde
 En papier, ou ie me fonde
 A l'arpenter pas à pas:
 Si en mon cœur ie n'eus onques
 Mesure, ou nombre quelconques,
 Accord, reigle, ny compas?
 Que me sert l'architecture,
 La perspectiue, & peinture,
 Ou au mouuement des cieux
 Contempler les choses haultes,
 Si pour cognoistre mes faultes
 Ie ne me uoy, que des yeux?
 Que sert une longue barbe,
 Vn clystere, une reubarbe,
 Pour me faire uertueux?
 Ou une langue scauante,
 Ou une loy mise en uente

Au barreau tumultueux?
 Que me sert-il, que ie uole
 De l'un iusqu'à l'autre pole,
 Si ie porte bien souuent
 La peur & la mort en pouppe,
 Auecques l'horrible trouppes
 Des ondes grosses du vent?
 Que me sert, que ie m'otroye
 Pour quelque petite proye
 Au sort douteux des combats,
 Si la fortune cruelle
 Et la mort continuelle
 Me talonnent pas à pas?
 Que me sert-il, que ie suyue
 Les Princes, & que ie uiue
 Aueugle, muet, & sourd,
 Si apres tant de seruices
 Ie n'y gaigne, que les uices,
 Et les bons iours de la court?
 C'est une diuine ruse
 De bien forger une excuse,
 Et en subtil artisan,
 Soit qu'on parle, ou qu'on chemine,
 Contrefaire bien la mine
 D'un uieil singe courtisan.
 C'est une louable enuie
 A ceux, qui toute leur vie
 Veulent demourer oyseux,
 D'un nouueau ne faire conte,



- Et pour garder qu'il ne monte,
 Tirer l'eschele apres eux.
 C'est belle chose, que d'estre
 Des hommes appellé maistre,
 Et du vulgaire eslongné,
 Ne parlant qu'en voix d'oracle,
 Espouanter d'un miracle,
 Et d'un sourcy renfrongné.
 C'est chose fort singuliere,
 Qu'une reigle irreguliere
 Dessous un front de Caton:
 Ou dire, qu'on est fragile,
 Affeublant de l'Euangile
 La charité de Platon.
 C'est une heureuse poursuyte
 Estre dix ans à la suyte
 D'un benefice empestre:
 Et puis, pour toute resourse,
 Vuider & proces & bourse
 Par un arrest non chastré.
 C'est une belle science,
 Pour faire une experience
 Avant qu'estre vieil routier,
 Par la mort guerir les hommes,
 Et puis dire, que nous sommes
 Des plus sçavants du mestier.
 C'est un uertueux office,
 Auoir pour son exercice
 Force oiseaux, & force abbois,

Et en meutes bien courantes
 Clabauder toutes ses rentes
 Par les champs, & par les bois.
 C'est une chose diuine,
 Qu'une femme ou sottte, ou fine:
 C'est encor' un heureux poinct
 De l'auoir pauvre, & seconde,
 Puis monstrer à tout le monde
 Les cornes qu'on ne voit point.
 C'est un heureux aduantage
 Qu'un alambic en partage,
 Vn fourneau Mercurien:
 Et de toute sa sustance
 Tirant une quinte essence,
 Multiplier tout en rien.
 C'est une chose fort graue
 Estre magnifique, & braue:
 Et sans y espargner Dieu,
 S'obliger en beau langage:
 Et puis mettre tout en gage,
 Pour enrichir saint Mathieu.
 C'est chose noble que d'estre
 En lice, en carriere addextre,
 Soit de nuict, ou soit de iour:
 Bon au bal, bon à l'escrime:
 Puis d'un luc, & d'une ryme
 Triompher dessus l'amour.
 Ce sont beaux mots, que brauade,
 Soldat, cargue, camizade,



Avec un braue sang-dieu:
 Trois beaux dez, une querelle,
 Et puis une maquerelle,
 C'est pour faire un Demi-dieu.
 Ce sont choses fort aigues
 Par sentences ambigues
 Philosopher haultement:
 Et uoyant que la fortune
 Ne nous ueult estre opportune,
 Nous feindre un contentement.
 Quel estat doy-ie donq suyure,
 Pour uertueusement uiure?
 Je ne parle deormais
 Du courtisan ou agreste:
 Car c'est la fable d'Oreste,
 Qui ne sacheue iamais.
 Le tonneau Diogenique,
 Le gros sourcy Zenonique,
 Et l'ennemy de ses yeux,
 Cela ne me deïse:
 La gaye philosophie
 D'Aristippe me plait mieux.
 Celuy en uain se trauaille,
 Soit en terre, ou soit qu'il aille,
 Ou court l'auare marchand,
 Qui fasché de sa presence,
 Pour trouuer la suffisance,
 Hors de soy la ua cherchant.
 Macrin, pendant qu'à Iuree

Dessus ta Lyre enyuree,
 Du nectar Aonien,
 Tu refredonnes la gloire,
 Qui consacre à la memoire.
 Ton Mecenas, & le mien:
 Ma Muse, qui se pourmeine
 Par Aniou, & par le Meine,
 A fait ce Discours plaisant:
 Riant les erreurs du monde,
 Ou en raison ie me fonde,
 Le sage contrefaisant.

LES DEUX MAR-
GVERITES.


 VS, ma Lyre, desormais
 Chante plus doux que iamais,
 L'une & l'autre MARGVERITE,
 Ce sont les deux fleurs d'eslite,
 Ou il fault cueillir le miel
 Des chansons dignes du ciel.
 Jadis les Dieux transformoient
 En astres ceux qu'ils aymoient,
 Et si les vers sont croyables,
 Les campagnes pitoyables
 Grosses de sang, & de pleurs,
 Enfantotent les belles fleurs.
 Le ciel, qui donne ses lois
 Soubs le sceptre de VALOIS.



A mis au rang des planettes
 Les plus ardentes & nettes
 Tous les rameaux bienheureux
 De ce tige planteureux
 Là est l'honneur d'Angoumois
 CHARLES, & le grand FRANCOIS,
 FRANCOIS, & CHARLES encores,
 Deux feus, qui eclairent ores
 Tout ainsi que les flambeaux
 Des freres, qui sont iumeaux.
 Ils luisent d'ordre la hault,
 Et si des mortels il chault
 A ceux-la, qui plus ne meurent,
 Nos Roys, qui au ciel demeurent,
 Ne reiectent pas les vœus
 De leurs enfans & neueus.
 Du sang, que i'ay tant loué,
 Qui des Dieux est auoué,
 Deux belles fleurs sont uenues
 L'une uole sur les nues
 Qui a le ciel eclaircy,
 Et l'autre florit icy.
 Ce dyamant, que uoyla,
 Est frere de cestuy-la:
 Ces roses s'appellent roses,
 Ces deux fleurettes decloses,
 Qui se ressemblent ainsi,
 Ont un mesme nom aussi.
 Ne me uantez plus, ô Grecs,



De Narcisse les regrets,
 Ny la fleur de ses pleurs nee:
 Ny l'ardeur Apollinee,
 Hyacint; dont le malheur
 Fit naistre une rouge fleur.
 Ne me vantez plus aussi,
 Ny Phebus, ny son soucy,
 Ny la fleur Adonienne,
 Ny la Telamonienne,
 Ny celles, par qui Iunon
 Acquist de mere le nom.
 Ne me vantez le seiour,
 Qui noit reuiure le iour,
 Ou du marinier sont quises
 Les Marguerites exquises:
 De la France le bon heur
 Surmonte l'indique honneur.
 Sus donc, ô François esprits,
 Donnez l'honneur & le pris
 A la Marguerite sainte:
 Faites de sa mort complainte,
 Par qui les auares cieux
 Ont rauy tout nostre mieux.
 Dictes comme elle auoit eu
 L'honneur, l'esprit, la uertu,
 Qui tout nostre siecle honnore:
 Et de celle dont encor
 Les iours ne sont reuolus,
 Dictes en autant, ou plus.



C'est de mes vers l'ornement
 Seule, qui diuinement
 Anime, enhardist, inspire
 Les bas fredons de ma Lyre:
 C'est elle, & ie sçay combien
 Mes chansons luy plaisent bien.
 Si des premiers ie n'ay pas
 Orné le Royal trespas,
 Aussi ma Muse est trop basse
 Pour une premiere place:
 Et qui sçait si les derniers
 Se feront point les premiers?
 Les artisans bien subtils
 Animent de leurs outils
 L'airain, le marbre, le cuyure:
 Mais chacun ne peult pas suyure
 Si hault & braue argument,
 Comme un royal monument.
 Cestuy son sepulchre a bien,
 Et cestuy-cy a le sien:
 Mais François, dont la memoire,
 Seule tombe de sa gloire,
 Par tout le monde s'estend,
 Son sepulchre encor' attend.
 L'edifice elaboré,
 Dont Mausole est honoré,
 Les erreurs Dedaliennes,
 Les pointes Egyptiennes,
 Et tout autre œuure parfait,

En un iour ne fut pas fait.
 Qui a le style assez hault,
 Pour epuysier, comme il fault,
 Vne gloire si feconde?
 Le grand Monarque du monde
 De tout peintre & engraueur
 Ne cherchoit pas la faueur.
 Si me puis-ie bien uanter,
 De faire icy rechanter
 Les trois Angloises Charites,
 Qui l'une des Marguerites
 Portent aux astres plus haults
 En deux cens pas inegaux.
 Les Dieux de nos biens ialoux
 T'auoient plantee entre nous,
 Royale fleur de Nauarre,
 Et puis, d'une main auare
 T'arrachant de ces bas lieux,
 Ils t'ont replantee aux cieux.
 Là le chault & la froideur
 Ne seichent point ta uerdeur,
 Verdeur, que tousiours euante
 Vnzephyre, qui doux-uante
 En ces lieux ou en tout temps
 On uoit rire le printemps.
 Là, de mile & mile esprits
 Qui uolent par le pourpris,
 Le ciel, qui sienne t'appelle,
 Ne uoit une ame plus belle:



Le ciel ne peult-il pas bien
 Reprendre ce qui est sien?
 Le ciel t'a reprise donc,
 Nous laissant d'un mesme tronc
 C'est autre fleur, ta compaignie,
 Et ta fille, qui se baigne
 En ce labeur glorieux,
 Qui t'a mise au ranc des Dieux.
 Permette le ciel amy,
 Qu'apres un siecle & demy
 La fleur icy florissante
 A la fleur non perissante
 Puisse uoler d'un prin fault,
 Pour se reioindre la hault.
 Cependant nous, qui uiuons,
 Ces doux uers nous escriuons,
 A fin que de race en race
 L'immortalité embrasse
 La non mortelle ualeur
 De l'une & de l'autre fleur.

O D E A V S E I G N . D E S
 Effars sur le discours de son Amadis.

CEluy, qui uit le premier
 Avec sa torche etheree
 L'embrassement coutumier
 De Mars, & de Cytheree,
 Ce fut le tout-uoyant Dieu,

Celuy, qui tient le milieu
 Du cœur hypocrenien,
 Dieu par qui fut reuelee
 Ceste amour long temps celee
 Au Feuvre Iononien.

Ce Feuvre couuert alors
 De sueur, & de poudriere,
 Doroit un harnois de corps
 A la scauante Guerriere:
 Ouurage laborieux,
 Ou l'ouurier industrieux
 Auoit feint subtilement
 Les sciences & les armes,
 Que sa sœur docte aux alarmes
 Favorize egalement.

Mais la honte, & le desdain,
 Qui luy donte le courage,
 Luy font oublier soudain
 Cest ingenieux ouurage.
 Lors de ses plus fins outils
 Il forge les rets subtils
 Attachez à clouds d'aimant,
 Dont la mesme Ialousie,
 Si on croit la poësie,
 Lia l'un, & l'autre amant.

Ayant dressé ses appaz,
 Il sort de son domicile,
 Tournant feintement ses pas
 Aux fournaises de Secile.



Ou les bras accoustumez
 Des Cyclopes enfumez
 Coup sur coup vont martelant,
 D'une tenaille mordente
 Retournant la masse ardente
 Du tonnerre estincelant.

Là ce uieillard Lemnien
 Feint d'aller à l'heure, à l'heure,
 Pour donner au Thracien
 L'opportunité meilleure:
 Puis avecques un long tour
 Celant son traistre retour,
 Pour surprendre l'estranger,
 Ce sot ialoux delibere
 Par un plus grand uitupere
 Sa grande honte uanger.

A peine ce Dieu boiteux
 Auoit la porte passée,
 Et ia l'amant conuoiteux
 Tenoit sa dame embrassée:
 Et pressant l'iuoyre blanc,
 Or' la cuisse, ores le flanc,
 Or' l'estomac luy serroit,
 Cueillant à leures descloses
 L'ame, qui parmy les roses
 Entre deux langues erroit.

Ia-ia le feu rauissant
 Des douces flammes cruëllés
 D'un l'ong soupir languissant

Humoit leurs tiedes moëllles:
 Et uoy-cy de toutes pars
 Mille petits neuds espars,
 Dont les deux amans lacez
 Plus fort sestreignent & lient,
 Que les uignes ne se plient
 Sur les ormes embrassez.
 Pres du lict qui gemissoit,
 Tesmoing d'un si doux martyre,
 Le ialoux se tapissoit,
 Mordant ses deux leures, d'ire,
 Puis courant deça dela,
 En sa chambre il appella
 Toute la troppe des Dieux,
 Et pallissant de colere
 Leur monstra cest adultere,
 Ioyeuse fable des cieux.
 Mars paisible à ceste fois,
 Fronçant le hault de sa face,
 Remaschoit à basse uoix
 Il ne scay quelle menace.
 Venus d'un regard piteux
 Tenoit en bas l'œil honteux,
 Et de ses beaux doigts polis
 En uain mignardant sa force,
 Ca & là cacher sefforce
 Et les roses, & les lis.
 Celuy, qui a ueu le tour
 De l'araigne mesnagere,



O D E.

Filant ses rets à l'entour
 De la mousche passagere,
 Il a ueu Mars & Venus
 Enchainez à membres nuds,
 Et Vulcain guignant auprès
 De son embusche araigneuse,
 Qui la couple uergongneuse
 Alloit serrant de si pres.
 Alors les plus renfrongnez
 De la bande Olympienne,
 Soudain sen sont eslongnez
 D'une ire Saturnienne.
 Mais quelqu'un des moins facheux
 Voyant ces folastres ieux,
 Se sent chatouiller le cœur,
 Et en souriant desire
 D'apprester ainsi à rire
 A l'iniurieux moqueur.
 Celuy, qui chanta iadis
 En sa langue Castillane
 Les proësses d'Amadis,
 Et les beautez d'Oriane,
 Par les siecles enuieux
 D'un sommeil obliuieux
 Ia sen alloit obscurcy,
 Quand une plume gentile
 De ceste fable subtile
 Nous a l'obscur eclercy.
 C'est le Phebus des ESSARS,

Lumiere



Lumiere Parisienne,
 Qui nous montre le dieu Mars
 Joint avec la Cyprienne:
 Chantant sous plaisant discours
 Les armes, & les amours,
 D'un style aussi uiolent,
 Lors qu'il tonne les alarmes,
 Comme aux amoureuses larmes
 Il est doucement coulant.

Si de ce braue subiect
 On gouste bien l'artifice,
 On y verra le proiect
 De maint royal edifice:
 Qui tesmoigne le grand heur
 De la Françoise grandeur.
 Là se peult encores voir
 Maint siege, mainte entreprise,
 Ou celuy qui en deuise,
 Iadis a fait son deuoir.

Là se voit du grand François
 La foy constante & loyale,
 Ses faicts, sa grandeur ançous
 Sa posterite royale:
 Dont l'un, qui tient en sa main
 L'heur du monarque Romain,
 De la France est gouverneur,
 L'autre tesmoing de sa race,
 Porte escript dessus sa face
 Des Princesses tout l'honneur.



Là ce gentil artisan

Nous monstre au uif quel doit estre

Le prince, le courrisan,

Le seruiteur, & le maistre :

Combien d'un fort bataillant

Peult le courage uaillant:

Quel est ou l'heur, ou malheur

D'une entreprise amoureuse,

Et la chance malheureuse

D'un iniuste querelleur.

Qui du cygne Dorien

Le uol imiter desire,

D'un ozer Icarien

Se ioint des ailes de cire:

Et celuy se geinne en uain

Après ce doux escriuain,

Qui sefforce d'egaller

(Soit que les armes il uante,

Soit que les amours il chante)

Le succe de son parler.

Vous, que les Dieux ont esleus

Pour combattre l'ignorance,

Et dont les escrits sont leus

Des uoifins de nostre France,

Donnez à cestuy l'honneur,

Qui les fait par son bonheur

De nostre langue apprentis:

Langue, qui estoit bornée

Du Rhin, & du Pyrenees,

Des Alpes, & de Thetis.
 Peut estre aussi, que les ans,
 Apres un long & long aage,
 Par estrangers courtisans
 Brouilleront nostre langage:
 Adoncques la purité
 De sa douce gravité
 Se pourra trouuer icy.
 Du Gre la ueine feconde,
 Et la Romaine faconde
 Reuiuent encor' ainsi.
 Quel esprit tant sourcilleux
 Contemplant la Thebaïde;
 Ou le discours merueilleux
 De l'immortelle Eneide,
 Se plaint, que de ses auteurs
 Les poëmes sont menteurs?
 Ainsi l'Aueugle diuin
 Nous fait voir sous feint ouvrage
 D'un guerrier le fort courage,
 Et l'esprit d'un homme fin.
 Des poëtiques esprits
 L'utile & douce escriture,
 Comprend ce qui est compris
 Au ciel & en la nature.
 Les Roys sont les argumens
 De leurs diuins monumens,
 Et si nous monstrent encor',
 Le beau, l'honneſte, l'utile.



O D E .

Avec un plus docte style
 Que Chryssippe, ne Crantor.
 Mais ie souhaite souuent
 D'estre banny iusqu'au More
 Ou que la fureur du uent
 Me pousse iusqu'à l'aurore,
 Quand i'oy bruire quelquefois
 Du peuple l'indocte uois,
 Ou quand i'escoute les criz
 De ces pourceaux d'Epicure,
 Qui en despit de Mercure
 Grongnent aux doctes escrits.
 L'un plaint la contagion
 De la ieunesse abusee:
 L'autre, la religion
 Par noms Payens deguisee.
 Cestuy-cy fort elegant
 Va un songer allegant:
 Cestuy-la trop rigoureux
 Approuue l'edict d'Auguste,
 Et le bannissement iuste
 De l'artisan amoureux.
 Vous les diriez, tant ils sont
 D'une hayneuse nature,
 Qu'avecques Timon ils ont
 Iadis pris leur nourriture.
 Caton semble dissolu
 A cestuy-là, qui a leu
 Dessus leur front Curien:



Du reste, ie m'en r'apporte
 Au tesmoignage que porte
 Leur uentre Epicurien.
 Puis ces graues enseigneurs
 D'une effrontee assurance
 Se prennent aux grands Seigneurs,
 Les accusant d'ignorance.
 Mesmes leurs cler-uoyans yeux
 Se monstrent tant curieux,
 Que d'abbaisser leurs edicts
 Jusqu'aux simples damoiselles,
 Et aux cabinets de celles,
 Qui lisent nostre Amadis.
 Si le Harpeur ancien,
 Qui perdit deux fois sa femme,
 Corrompt l'air Thracien
 D'une furieuse flamme:
 Pourtant nous n'auons appris
 D'auoir l'amour à mespris,
 Dont la sainte ardeur nous poingt,
 Non celle desnaturee,
 Qui de Venus ceinturee
 Les loix ne recognoist point.
 Mais pourquoy se sent blezé
 Par nostre façon d'escrire
 Celuy, qui a tout laissé
 Fors son uice de mesdire?
 Lequel pour se deffacher,
 Voulant (ce semble) attacher



Or' cestuy, ores celuy,
 Par ne sçay quelles sonnettes
 Fait un present de sonnettes,
 A qui moins est fol que luy.
 Si est-ce, que le iapper
 De tels indoctes uolumés
 N'a le pouuoir de couper
 L'aile aux bien-uolantes plumes:
 Qui sous un argument feint
 Nous ont si uiuement peint
 Toutes nos affections,
 L'honneur, la uertu, le uice,
 La paix, la guerre, & l'office
 Des humaines actions.
 Or entre les mieux appris
 Le chœur des Musés ordonne,
 Qu'à HERBERAY soit le pris
 De la plus riche couronne:
 Pour auoir si proprement
 De son propre accoutrement
 Orné l'Achille Gaulois,
 Dont la douceur allechante
 Donne à celuy, qui le chante,
 Le nom d'Homere François.
 Si i'auoy l'archet diuin
 De la harpe Ronsardine,
 Le bas fredon Angeuin
 Deroit la gloire Essardine:
 Neantmoins tel que ie suis,

Je la diray, si ie puis,
 Non icy tant seulement,
 Mais en cent papiers encore,
 A fin que son bruit decore
 Le mien eternellement.

AV SEIGN. ROB. DE LA
 HAYE. POVR ESTRENE.

O Res, que l'an dispos,
 Qui tourne sans repos
 Par une mesme trace,
 Nous figure en son rond
 Du pere au double front
 Et l'une & l'autre face:
 Amy, pour toy ie ueux
 En poetiques uœus
 De la nouvelle annee
 Le iour solenniser,
 A fin d'eterniser
 Nostre amour nouveau-nee.
 Je r'offriroy les dons,
 Qui feurent les guerdons
 Des plus uaillans de Grece:
 Ou l'or malicieux,
 Qui tenteroit les yeux
 D'une chaste Lucretse:
 Je r'offriroy encor
 L'ambicieux thresor,
 Que le marchand auare

Au plus pres du matin
 Pille pour son butin
 Au riuage barbare:
 Mais tant & tant de biens,
 Que ie desire tiens
 Ne sont en ma puissance:
 Et l'auare soucy
 N'appourist point aussi,
 Ta riche suffisance.
 Si ma main eust acquis
 Le sçauoir tant exquis
 D'un Lysippe ou Apelle,
 Tu deuerois au pinceau,
 Au marbre, & au ciseau,
 Ta louange plus belle.
 Je n'oubliroy icy
 Ton Sybilet aussi,
 Dont le docte artifice
 Nous rechange si bien
 Du Roy Mycenien
 Le triste sacrifice.
 Mais la Muse, & les Dieux
 Ne t'ont fait studieux
 D'une peinture morte,
 Et puis contre le temps
 En mes vers tu attens
 Vne image plus forte.
 Mais que dy-ie, en mes vers
 Les tiens, qui l'univers

Rempliront

Rempliront de leur gloire,
 Sur le marbre des cieux
 Engraueront trop mieux
 Le uif de ta memoire.
 Tes phalences tant doux,
 Qui coulent entre nous
 Mile graces infuses,
 De nous sont adorez,
 Pour estre redorez
 Du plus fin or des Muses.
 Tu uiurois par les sons
 De plus haultes chansons
 Si ie scauois eslire
 Linimitable uois,
 Que le grand Vandomois
 Accorde sur sa Lyre.
 Quels parfaits artisans
 N'ont bien donné dix ans
 Au rond de leur science?
 Qui ueult rair le pris,
 Doit estre bien appris
 Par longue experience.

ESTRENE A D. M.

De la Haye.

JE fay present de fleurettes desclofes
 A Flore mesme, & à Venus de roses,
 Quand par ces vers peu florissans i'essaye
 Faire florir la florissante Haye:

K



ODE PAST.

Qui par l'hyuer de son aage touchee
 Comme ces fleurs, ne se uerra seichee:
 Mais florira trop mieux, que la couronne
 De son Printemps, qui maintenant fleuronne.

Excusez donc ma puissance peu haulte
 Imitant ceux, qui n'ayans de rien faulte
 Prennent en gré l'humble present des hommes.
 Mesmes le Dieu de ce mois, ou nous sommes,
 Clavier de l'an, qui rien plus ne demande
 Que miel, & palme, & figues pour offrande.
 Le cœur sans plus les Deitez contente:
 Et c'est le don, le quel ie vous presente.

ODE PASTORALE, A BER-
 trand Berger de Montembeuf, natif de
 Poictiers, poëte Bedonni-
 bouffonique.

Bergers couchez à l'enuers,
 A l'ombre des saules uerds:
 Bergers, qui au pres des ondes
 Du Clain lentement fuyant
 Arrestez le cours oyant
 De ses Nymphes uagabondes,
 Desmanchez uos chalumeaux,
 Et dictes à ces ormeaux,
 A ces antres & fontaines,
 N'escoutez plus nos chansons,
 Ny ces ruisseaux, ny leurs sons,
 Enfans des roches hautaines:



Mais oyez le son diuin
 Du chalumeau Poicteuin,
 Renouuelant la memoire
 Du pasteur Sicilien,
 Et du grand Italien
 La uie & durable gloire.
 N'agueres nostre Berger,
 Trauersant d'un pié leger
 Le dos chenu des montaignes,
 Ramena les doctes sœurs,
 Abbreuuant de leurs douceurs
 Les Poicteuines campagnes.
 C'est luy premier des Bergers,
 Qui dedaignant les dangers
 De l'enuieuse ignorance,
 A ses uers osta le frain,
 Les faisant d'un libre train
 Galloper parmy la France.
 Ses vers de fureur guidez,
 Comme fleuues desbridez,
 D'une audacieuse fuyte
 Nos campagnes uont foulant,
 Mais les ruisseaux uont coulant
 Tousiours d'une mesme fuyte.
 O qu'ils ont tardé souuent
 Et les ondes & le uent,
 Quand les Nymphes Poicteuines,
 Et les Dieux aux pieds de bouc
 Trepignoient dessoubs le ioug



ODE PAST.

De ses cadences diuines!
 Mais bien les troupeaux barbus,
 Oyant des sommets herbus
 Ses aubades nompareilles,
 Ont fait mile & mile saults,
 Et les plus lourds animaux
 En ont chauuy des oreilles.
 Ainsi le grand Thracien,
 De son luc musicien
 Tiroit les pierres oyantes,
 Les fleuues esmerueillez,
 Et des chesnes oreillez
 Les testes en bas ployantes.
 Heureux Berger desormais,
 Tu seras pour tout iamais
 L'honneur des champs & des prees,
 L'honneur des petis ruisseaux,
 Des bois & des arbrisseaux,
 Et des fontaines sacrees:
 Pour sonner si bien tes vers,
 Sur les chalumeaux diuers,
 Dont la douceur esprouuee
 Aux oreilles de bon goust
 Coule plus doux que le moust
 De la premiere cuuee.
 L'amour se nourrit de pleurs,
 Et les abeilles de fleurs:
 Les prez ayment la rosce,
 Phebus ayme les neuf Sœurs,

Et nous aymons les douceurs,
 Dont ta Muse est arrosée
 Ores ores il te fault,
 Avec un style plus hault,
 Poulsér la royale plainte,
 Jusqu'aux oreilles des Rois,
 Sacrant du pré Nauarrois
 La fleur nouvellement saincte.
 Ainsi l'Arcadique Dieu,
 Te fauorise en tout lieu,
 Et tes brebis camusettes:
 Ainsi à toy seulement
 Demeure eternellement,
 L'honneur des uieilles musettes.

A SALM. MACRIN.

P Ar un tumbeau Arthemise honora
 Et son Mausole, & sa gloire, qui dure
 Au monument de la uiue escriture,
 Non en celuy, que l'art elaboura.
 Son cœur ardent le corps mort adora,
 Luy erigeant du sien uif sepulture:
 Mais la saison desfit l'architecture,
 L'autre cercueil, la mort le deuora.
 Tes vers, Macrin, bruslans d'amour semblable,
 Ta Gelonis font plus emerueillable
 Au seul tumbeau de l'immortalité.
 De ces deux-la, reste un peu de memoire:
 De cestuy-cy la plus durable gloire
 Ne craint la mort, ny la posterité.

K ij





NOUVELLE MANIERE DE
FAIRE SON PROFIT
DES LETTRES.

MOY A TOY SALVT.

QVant à ce que tes vers frissonnent de froidure,
Que tes labours sont uains, & que pour ta
pasture

A grand' peine tu as un morceau de gros pain,
Voire de pain moysi, pour appaiser ta faim:
Que ton vuide estomac abboye, & ta genciue
Demeure sans mascher le plus souuent oysine:
Comme si le iensner expres te fust enioint
Par les Iuifs retaillez: que tu es mal en poinct,
Mal uestu, mal couché: Amy, ne pren la peine
De faire deormais ceste complainte uaine.

Tu sçais faire des vers, mais tu n'as le sçauoir
De pouuoir par ton chant les hommes deceuoir:
Car le Dieu Apollon avec le Dieu Mercure
S'assemble, ou autrement de ses vers on n'a cure.
Mercure par finesse & par enchantement
Dedans les cœurs humains glisse secretement:
Il glisse dans les cœurs, il trompe la personne,
Et d'un parler flatteur les ames empoisonne:
Auec tel truchement peut le Dieu Delien

Possible quelque chose, autrement ne peut rien.

Celuy qui de Mercure a la science apprise,
Encygne d'Apollon bien souuent se deguise:
Encore que le brait d'un asne, ou la chanson
D'une importune rane ait beaucoup plus doux son.

Veux-tu que ie te montre un gentil artifice
Pour te faire ualoir? pousse toy par seruice:
Par art Mercurien trompe les plus rusez,
Et pren à tels appas les hommes abusez.
Tu feras ton profit, & brauement en point,
De froid, comme tu fais, tu ne trembleras point.

Premier, comme un marchand, qui par le nauigage
S'en ua chercher bien loing quelque estrange riuage,
A fin de traffiquer, & argent amasser,
Tu dois uoir l'Italie, & les Alpes passer:
Car c'est de là que uient la fine marchandise,
Qu'en bēant on admire, & que si hault on prise.
Si le rusé marchand est menteur assure,
Et sil sçait pallier d'un fard bien coloré
Mille bourdes qu'il a en France rapportees,
Assez pour en charger quatre grandes chartees:
Sil sçait, parlant de Rome, un chacun estonner,
Si du nom de Pauie il fait tout resonner,
Si des Venitiens, que la mer environne,
Si des champs de la Pouille il discours, & raisonne:
Si uanteur il sçait bien son art autoriser,
Louer les estrangiers, les François mespriser,
Si des lettres l'honneur à luy seul il reserue,
Et dedaigne en crachant la François Minerue:

NOUVELLE

Il te fault dextrement ces ruses imiter.
 Le sçauoir sans cela ne te peult profiter.
 Si le sçauoir te fault, & tu entens ces ruses,
 Tu iouyras uainqueur de la palme des Muses.
 Ne pense toutefois pour un peu t'estranger
 De ces bauardes Sœurs, que tu sois en danger
 De perdre tant soit peu: tu n'y auras dommage,
 Car aux Muses souuent profite un long uoyage.
 Tu en rapporteras d'un grand clerc le renom,
 Et de sage-sçauant meriteras le nom:
 Mais si tu ueus icy te morfondre à l'estude,
 Chacun t'estimera fol, ignorant, & rude.

Donques en Italie il te conuient chercher
 La source Cabaline, & le double rocher,
 Et l'arbre qui le front des Poètes honore.
 Mais retien ce precepte en ta memoire encore:
 C'est que tu pourras bien François partir d'icy,
 Mais tu retourneras Italien aussi
 De gestes, & d'habits, de port, & de langage:
 Bref d'un Italien tu auras le pelage,
 A fin qu'entre les tiens admirable tu sois.
 Ce sont les urays appas pour prendre nos François.
 Lors ta Muse sera de cestuy-la prisee,
 Auquel au parauant tu seruois de risée.

Il sera bon aussi de te faire aduouer
 De quelque Cardinal, ou te faire louer
 Par quelque homme sçauant, à fin que tes louanges
 Volent par ce moyen par les bouches estranges.
 Mais il fault que le liure, ou ton nom sera mis,



Tu donnes çà & là à tes doctes amis.
 Ainsi t'exempteras du rude populaire,
 Ainsi ton nom par tout illustre pourras faire.
 Car c'est un ieu certain, & quiconques l'a sçeu,
 Jamais à ce ieu là ne s'est trouué deceu.

Sur tout courtise ceux, ausquels la court uenteuse
 Donne d'hommes sçauans la louange menteuse:
 Qui au bout d'une table au disner des Seigneurs
 Deplient tout cela, dont furent enseigneurs
 Les Grecs, & les Latins: qui de faulses merueilles
 Emplissent, ignorans, les plus grandes oreilles:
 Et abusent celuy qui par nom de sçauant
 Desire, ambicieux, se pousser en auant.

Ces gentils reciteurs te loueront à la table,
 Non comme au temps passé, aux horloges de sable:
 Ils ne dedaigneront avec toy practiquer,
 Et avecques tes vers les leurs communiquer,
 Puis que tu as le goust, & l'air de l'Italie.
 Mais rend leur la pareille, & fay que tu n'oublie'
 De les contre-louer: aussi, quant à ce poinct,
 Le tesmoing mutuel ne se reproche point:
 D'en user autrement, ce seroit conscience.

Sur tout ie te conseille apprendre la science
 De te faire cognoistre aux Dames de la court,
 Qui ont bruit de sçauoir: c'est le chemin plus court:
 Car si tu es un coup aux Dames agreable,
 Tu seras tout soudain aux plus grands admirable.
 Par art il te conuient à ce poinct paruenir,
 Par art semblablement t'y fault entretenir.

L



DE FAIRE

Il te fault quelques fois, soit en vers, soit en prose,
 Ecrire finement quelque petite chose
 Qui sente son Virgile, & Ciceron aussi.
 Car si tu as des mots tant seulement soucy,
 Tu seras bien grossier & lourdaut, ce me semble,
 Si par art tu ne peus en accoupler ensemble
 Quelque peu: Car icy par un petit chef d'œuvre
 Assez d'un Courtisan le sçavoir se desœuvre.

Il ne ueulx toutefois qu'on le face imprimer:
 Car ce qui est commun se fait desestimer,
 Et la perfection de l'art est, de ne faire,
 Ains montrer dedaigner ce que fait le vulgaire.
 Mesmes ce qui sera des autres imprimé,
 A fin que tu en sois plus sauant estimé,
 Il te le fault blasmer: mais il te fault eslire
 Des loueurs à propos pour tes ouvrages lire:
 Et n'en fault pas beaucoup. Avec telles faueurs
 Recite hardiment aux Dames & Seigneurs,
 Tu seras sçauant homme, & les grands personnages
 Te feront des presens, & seras à leurs gages.
 Mais si tu ueus au iour quelque chose euentier,
 Il fault premierement la fortune tenter,
 Sans y mettre ton nom, de peur de vitupere
 Qu'un enfant abortif porte au nom de son pere.
 Car en celant ton nom, d'un chacun tu peus bien
 Sonder le iugement, sans qu'il te couste rien:
 D'autant que tels escripts uaguent sans cognoissance
 Ainsi qu'ensans trouuez, publiques de naissance.
 Mais ne fais pas aussi, si tu les vois louer,

Maisire, pere, & auteur, pour tiens les aduouer.

Le plus seur toutefois seroit en tout se taire:
Et c'est un beau mestier, & fort facile à faire,
Le faisant dextrement. Fay courir qu'entrepris
Tu as quelque poëme, & œuvre de hault pris,
Tout soudain tu seras monstré parmy la ville,
Et seras estimé de la courbe ciuile.

Vn uieux ruzé de court n'aguères se uantoit,
Que de la republique un discours il traittoit:
Soudain il eut le bruit d'auoir epuisé Romme
Et le sçauoir de Grece, & qu'un si sçauant homme
Que luy ne se trouuoit. Par là il se poussa,
Et au plus haults honneurs du Palais s'auança,
Ayant mouché les Roys, auec telle pratique,
Et si n'auoit rien fait touchant la republique.
Toutefois ce pendant qu'il a esté uiuant,
Il a nourry ce bruit qui le meit en auant,
Iusqu'à tant que la mort sa ruzé eut descouuerte:
Car on ne trouua rien en son étude ouuerte,
Ains par la seule mort au iour fut reuelé
Le fard dont il festoit si longuement celé.

Quelque autre dit auoir entrepris un ouurage
Des plus illustres noms qu'on lise de nostre aage,
Et ia douze ou quinze ans nous degoit par cest art:
Mais il accomplira sa promesse plus tard
Que l'an du iugement. Toutefois par sa ruse
Des plus ambitieux l'esperance il abuse.
Car ceux-la qui sont plus de la gloire enuieux,
Le flattent à l'enny, & taschent curieux



De gagner quelque place en ce tant docte liure,
Qui peut à tout iamais leur beau nom faire uiure.
Ce trompeur par son art tresriche sest rendu,
Et son silence aux Roys chèrement a uendu,
Noyant en l'eau d'oubly les beaux noms, dont la gloire
Seroit, sans ses escripts, d'eternelle memoire.
Car les Parthes menteurs, faux, il surmontera,
Et nul (comme il promet) n'immortalisera:
Mais il peindra le nez à tous: & pour sa peine
De les auoir trompez d'une esperance uaine,
Dessus un cheual blanc ses monstres il fera
Par la ville, & du Roy aux gages il sera.

C'est un gentil appas pour les oyseaux attraire,
Ce que d'un autre dit le commun populaire,
Qui par les cabarets tout expres delaissoit
Quatre lignes d'un liure, & outre ne passoit,
Avec un tiltre au front, qui se donnoit la gloire
D'estre le liure quart de la Françoise histoire.
Qui donques, ie te pry, nyra que cestui-cy
Ne soit des plus heureux, sans se donner soucy?
Qui quatre liures peut de quatre lignes faire,
Qui du doigt pour cela est monstré du vulgaire,
Qui pour cela de France est dit l'historien,
Et auquel pour cela on fait beaucoup de bien.

I'ay, fils d'un laboureur, discoursu brefuement
Tout ce facheux propos, moy qui ay brauement
Delaisé les rasteaux, pour m'attacher aux Muses:
Tu pourras par usage apprendre d'autres ruses.

Or adieu, pense en moy: & pour attrapper l'heur,
Suy Mercure, qui est le plus fin oyseleur.

LE POETE COVRTISAN.

Je ne veulx point icy du maistre d'Alexandre
Touchant l'art poëtic les preceptes t'apprendre:
Tu n'apprendras de moy comment iouer il fault
Les miseres des Roys dessus un eschafault:
Ie ne t'enseigne l'art de l'humble comedie,
Ny du Mëonien la Muse plus hardie:
Bref ie ne monstre icy d'un vers Horacien
Les uices & vertus du poëme ancien:
Ie ne depeins aussi le Poëte du Vide,
La Court est mon auteur, mon exemple & ma guide.

Iete veulx peindre icy comme un bon artisan,
De toutes ses couleurs l'Apollon Courtisan:
Ou la longueur sur tout il conuient que ie fuye,
Car de tout long ouurage à la court on sennuye.

Celuy donc qui est né (car il se fault tenter
Premier que lon se uienne à la court presenter)
A ce gentil mestier, il fault que de ieunesse
Aux ruses & façons de la court il se dresse.
Ce precepte est commun: Car qui ueult sauancer,
A la court, de bonne heure il conuient commencer.

Ie ne veulx que long temps à l'estude il pallisse,
Ie ne veulx que resueur sur le liure il uieillisse,
Fucillerant studieux tous les soirs & matins
Les exemplaires Grecs, & les auteurs Latins.

L ij



LE POETE

Ces exercices-là font l'homme peu habile,
 Le rendent catarreux, maladif, & debile,
 Solitaire, facheux, taciturne & songeard,
 Mais nostre courtisan est beaucoup plus gaillard,
 Pour un vers allonger ses ongles il ne ronge,
 Il ne frappe sa table, il ne resue, il ne songe,
 Se brouillant le cerueau de pensemens diuers,
 Pour tirer de sa teste un miserable vers,
 Qui ne rapporte, ingrat, qu'une longue risée
 Par tout ou l'ignorance est plus autorisée.

Toy donc qui as choisy le chemin le plus court
 Pour estre mis au ranc des sçauans de la court,
 Sans mascher le laurier, ny sans prendre la peine
 De songer en Parnasse, & boire à la fontaine
 Que le cheual uolant de son pied fit saillir,
 Faisant ce que ie dy tu ne pourras faillir.

Ie ueulx en premier lieu, que sans suyure la trace
 (Comme font quelques uns) d'un Pindare, & Horace,
 Et sans uouloir, comme eux, uoler si haument,
 Ton simple naturel tu suyues seulement.
 Ce proces tant mené, & qui encore dure,
 Lequel des deux nault mieux, ou l'art, ou la nature,
 En matiere de vers, à la court est vuydé:
 Car il suffit icy, que tu soyës guidé
 Par le seul naturel, sans art, & sans doctrine,
 Fors cest art qui apprend à faire bonne mine.
 Car un petit sonnet, qui n'a rien que le son,
 Vn dixain à propos, ou bien une chanson,
 Vn rondeau bien troussé, avec une ballade

(Du temps qu'elle couroit) uault mieux qu'une Iliade.

Laisse moy donques là ces Latins & Gregeois

Qui ne seruent de rien au poëte François,

Et soit la seule Court ton Virgile, & Homere,

Puis qu'elle est (comme on dit) des bons esprits la mere.

La court te fournira d'arguments suffisans,

Et seras estimé entre les mieux disans,

Non comme ces resueurs qui rougissent de honte,

Fors entre les sçauans, desquels on ne fait compte.

Or si les grands seigneurs tu ueux gratifier,

Arguments à propos il te fault espier:

Comme quelque victoire, ou quelque ville prise,

Quelque nopce, ou festin, ou bien quelque entreprise

De masque, ou de tournoy: auoir force desseings,

Desquels à ceste fin tes coffres seront pleins.

Le ueulx qu'aux grands seigneurs tu donnes des deuises,

Le ueux que tes chansons en musique soient mises,

Et à fin que les grands parlent souuent de toy,

Le ueux que lon les chante en la chambre du Roy.

Vn sonnet à propos, un petit epigramme

En faueur d'un grand Prince, ou de quelque grand' Dame

Ne sera pas mauuais: mais garde toy d'vser

De mots durs, ou nouueaux, qui puissent amuser

Tant soit peu le lisant: Car la douceur du stile

Fait que l'indocte vers aux oreilles distille,

Et ne fault senquerir s'il est bien, ou mal fait,

Car le vers plus coulant est le vers plus parfaict.

Quelque nouueau poëte à la court se presente,

Le ueulx qu'à l'aborder finement on le tente:



LE POETE

Car s'il est ignorant, tu sçauras bien choisir
Lieu & temps à propos, pour en donner plaisir:
Tu produiras par tout ceste beste, & en somme,
Aux despens d'un tel sot, tu seras galland homme.

S'il est homme sçauant, il te fault dextrement
Le mener par le nez, le louer sobrement,
Et d'un petit soubris & branslement de teste
Deuant les grands seigneurs luy faire quelque feste:
Le presenter au Roy, & dire qu'il fait bien,
Et qu'il a meritè qu'on luy face du bien.
Ainsi tenant tousiours ce pauvre homme sous bride,
Tu te seras ualoir, en luy seruant de guide:
Et combien que tu sois d'enuie epoinçonné,
Tu ne seras pour tel toute fois soubsonné.

Te te ueulx enseigner un autre poinct notable:
Pour ce que de la court l'eschole c'est la table,
Si tu ueulx promptement en honneur paruenir,
C'est ou plus sagement il te fault maintenir.
Il fault auoir tousiours le petit mot pour rire,
Il fault des lieux communs, qu'à tous propos on tire,
Passer ce qu'on ne sçait, & se monstrier sçauant
En ce que lon a leu deux ou trois soirs deuant.

Mais qui des grands seigneurs ueult acquerir la grace
Il ne fault que les vers seulement il embrasse,
Il fault d'autres propos son stile deguiser,
Et ne leur fault tousiours des lettres deuiser.
Bref, pour estre en cest art des premiers de ton aage
Si tu ueux finement iouer ton personnage,
Entre les Courtisans du sçauant tu seras,

Et entre

Et entre les sçauans courtesan tu seras.

Pour ce te fault choisir matiere conuenable,
Qui rende son auteur aux lecteurs agreable,
Et qui de leur plaisir t'apporte quelque fruit.

Encores pourras-tu faire courir le bruit,
Que si tu n'en auois commandement du Prince
Tu ne l'exposerois aux yeux de ta prouince,
Ains te contenterois de le tenir secret:

Car ce que tu en fais est à ton grand regret.

Et à la uerité la ruzé coustumiere,
Et la meilleure, c'est, rien ne mettre en lumiere:
Ains iugeant librement des œuures d'un chacun,
Ne se rendre subiect au iugement d'aucun,
De peur que quelque fol te rende la pareille,
S'il gaigne comme toy des grands Princes l'oreille.

Tel estoit de son temps le premier estimé,
Duquel si on eust leu quelque ouurage imprimé,
Il eust renouvelé, peut estre, la risée
De la montaigne enceinte: & sa Muse prisee
Sibault au parauant, eust perdu (comme on dit)
La reputation qu'on luy donne à credit.

Retien donques ce poinct, & si tu m'en ueux croire,
Au iugement commun ne hazarde ta gloire.

Mais sage sois content du iugement de ceux
Lesquels trouuent tout bon, ausquels plaire tu ueux,
Qui peuuent t'auancer en estats, & offices,
Qui te peuuent donner les riches benefices,
Non ce uent populaire, & ce friuole bruit
Qui de beaucoup de peine apporte peu de fruit.

M



Ce faisant, tu tiendras le lieu d'un Aristarque,
Et entre les sçauans seras comme un monarque:
Tu seras bien uenu entre les grands seigneurs,
Desquels tu receuras les biens & les honneurs,
Et non la poureté, des Muses l'heritage,
Laquelle est à ceux-là reservee en partage,
Qui desdaignant la court, fascheux & malplaisans,
Pour allonger leur gloire, accourcissent leurs ans.

TREZE SONNETS DE
L'HONNESTE AMOVR.

I.

Comme en l'obiet d'une uaine peinture
Je repaissoy plus l'esprit, que le cœur,
A contempler du celeste uainqueur
Là non encor' bien comprise nature,
Je proiettoy sous feinte couuerture
Les premiers traicts de sa douce rigueur,
Mieux figurant la mort de sa uigueur,
Qu'imaginant le uif de sa peinture:
Quand les saints uœus de mon humble uouloir
Ne furent mis du tout en nonchalloir
Au paradis du Dieu de ma uictoire.
Ou de sa main ce diuin guerdonneur
M'a consacré prestre de son honneur,
Pour y chanter les hymnes de sa gloire.



Ce ne sont pas ces beaux cheveux dorez,
 Ny ce beau front, qui l'honneur mesme honnore,
 Cene sont pas les deux archets encore
 De ces beaux yeux de cent yeux adorez:
 Cene sont pas les deux brins colorez
 De ce coral, ces leures que i'adore,
 Ce n'est ce teinct emprunté de l'Aurore,
 Ny autre objet des cœurs enamourez:
 Ce ne sont pas ny ces lis, ny ces roses,
 Ny ces deux rancs de perles si bien closés,
 C'est cest esprit, rare present des cieux,
 Dont la beauté de cent graces pourueüe
 Perce mon ame, & mon cœur, & mes yeux,
 Par les rayons de sa poignante ueüe.

III.

Ie ne me plaing de mes yeux trop expers,
 Ny de mon cœur trop leger à les croire,
 Puis qu'en seruant à si haulte uictoire,
 Ma liberté si franchement ie pers.
 Amour qui uoid tous mes secrets ouuers,
 Me fait penser au grand heur de ma gloire,
 Lors que ie peins au tableau de Memoire
 Vostre beauté, le seul beau de mes vers.
 Mais si ce beau un fol desir m'apporte,
 Vostre uertu, plus que la beauté, forte,
 Le coupe au pié, & ueult qu'un plus grand bien
 Prenne en mon cœur une accroissance pleine:
 Ou autrement, que ie n'attende rien
 De mon amour, fors l'amour de la peine.

Vne froideur secrettement bruslante
 Brusle mon corps, mon esprit, ma raison,
 Comme la poix anime le tison
 Par une ardeur lentement uiolente.
 Mon cœur tiré d'une force allechante
 Dessous le ioug d'une franche prison,
 Boit à longs traicts l'aigre-douce poison,
 Qui tous mes sens heureusement enchante.
 L'epremier feu de mon moindre plaisir
 Fait balleter mon alteré desir:
 Puis de nos cœurs la celeste Androg yne
 Plus saintement uous oblige ma foy:
 Car i'aime tant cela que i' imagine,
 Que ie ne puis aymer ce que ie uoy.

V.

Ce paradis qui sousspire le basme
 D'une Angelique & sainte grauité,
 M'ouure le ris, mais bien la Deité,
 Ou mon esprit diuinement se pasme.
 Ces deux Soleils, deux flambeaux de mon ame,
 Pour me reioindre à la Diuinité,
 Percent l'obscur de mon humanité
 Par les rayons de leur iumelle flâme.
 O cent fois donc, & cent fois bien heureux
 L'heureux aspect de mon astre amoureux!
 Puis que le ciel uoulut à ma naissance
 Du plus diuin de mes affections
 Par l'alambic de uos perfections
 Tirer d'Amour une cinquieme essence.

Quand ie suis pres de la flamme diuine,
 Ou le flambeau d'Amour est allumé,
 Mon saint desir saintement emplumé
 Iusqu'au tiers ciel d'un prim-uol m'achemine.
 Mes sens ravis d'une douce rapine
 Laisent leur corps de grand ayse pasmé,
 Comme le saint des douze mieux aymé,
 Qui reposa sur la sainte poitrine.
 Ainsi l'esprit dedaignant nostre iour
 Court, fuit, & uole en son propre seiour,
 Iusques à tant, que sa diuine dextre
 Haulse la bride au folastre desir
 Du seruiteur, qui pres de son plaisir
 Sent quelquefois l'absence de son maistre.

VII.

Le Dieu bandé a desbandé mes yeux,
 Pour contempler celle beauté cachee,
 Qui ne se peult, tant soit bien recherchee,
 Représenter en un cœur uicieux.
 De son autre arc doucement furieux
 La pointe d'or iustement descochee,
 Au seul endroit de mon cœur sest fichée,
 Qui rend l'esprit du corps uictorieux.
 Le seul desir des beautez immortelles
 Guinde mon uol sur ses diuines ailes
 Au plus parfait de la perfection.
 Car le flambeau, qui saintement enflamme
 Le saint brasier de mon affection,
 Ne darde en bas les saints traicts de sa flamme.



Non autrement, que la prestresse folle,
 En grommelant d'une effroyable horreur,
 Secouë en uain l'indontable fureur
 Du Cynthien, qui brusquement l'affolle:
 Mon estomac gros de ce Dieu qui uole,
 Espouanté d'une aueugle terreur
 Se fait rebelle à la diuine erreur,
 Qui brouille ainsi mon sens, & ma parole.
 Mais c'est en uain: car le Dieu, qui m'estraint,
 De plus en plus m'aiguillonne, & contraint
 De le chanter, quoy que mon cœur en grôde.
 Chantez le donq, chantez mieux que deuant,
 O uous mes vers, qui uolez par le monde,
 Comme fueillardards esparpillez du uent.

I X .

L'aueugle enfant, le premier né des Dieux,
 D'une fureur saintement esclancee
 Au uieil Chaos de ma ieune pensee
 Darda les traicts de ses tout-noyans yeux:
 Alors mes sens d'un discord gracieux
 Furent liez en rondeur balancee,
 Et leur beauté d'ordre egal dispensee
 Conceut l'esprit de la flamme des cieux.
 De uoz uertus les lampes immorrelles
 Firent briller leurs uives estincelles
 Par le uoulté de ce front tant serain:
 Et ces deux yeux d'une fuyre suyuie
 Entre les mains du Moteur souuerain
 Firent mouuoir la sphaere de ma uie.

J'ay entasé moy-mesme tout le bois,
 Pour allumer celle flamme immortelle,
 Par qui mon ame avecques plus haute aile
 Se guinde au ciel, d'un egal contre-pois.
 La mon esprit, ia mon cœur, ia ma uois,
 La mon amour conçoit forme nouvelle
 D'une beauté plus parfaitement belle,
 Que le fin or espuré par sept fois.
 Rien de mortel ma langue plus ne sonne:
 Ia peu à peu moymesme i'abandonne,
 Par ceste ardeur, qui me fait sembler tel,
 Que se monstroit l'indonté fils d'Alcmène,
 Qui dedaignant nostre figure humaine,
 Brusla son corps, pour se rendre immortel.

X I.

Pour affecter des Dieux le plus grand heur,
 Et pour auoir, ô sacrilege audace!
 Sous le mortel d'une immortelle grace
 Idolatré une sainte grandeur:
 Pour auoir pris de la celeste ardeur
 Ce, qui de moy toute autre flamme chasse,
 Je sens mon corps tout herissé de glace
 Contre le roc d'une chaste froideur.
 L'aucugle oyseau, dont la perçante flâme
 S'affile aux rayz du soleil de mon ame,
 Aguise l'ongle, & le bec rauissant
 Sur les desirs, dont ma poitrine est pleine,
 Rongeant mon cœur, qui meurt en renaissant,
 Pour uiure au bien, & mourir à la peine.

X I I.

La docte main dont Minerue eust appris,
 Main, dont l'yoire en cinq perles sallonge,
 C'est, ô mon cœur, la lime qui te ronge,
 Et le rabor, qui polit mes escrits.

Les chastes yeux, qui chastement m'ont pris
 Soit que ie ueille, ou bien soit que ie songe,
 Ardent la nuict de mon œil, qui se plonge
 Au centre, ou tend le rond de mes esprits.

L'esprit diuin, & la diuine grace
 De ce parler, qui du harpeur de Thrace
 Eust les ennuis doucement enchantez,
 Vous ont donné la voix inusitée,
 Dont, ô mes vers, saintement uous chantez
 Le tout diuin de vostre Pafithee.

X I I I.

Puis que la main de la sage nature
 Bastit ce corps, des graces le seiour,
 Pour embellir le beau de nostre iour
 Du plus parfait de son architecture:

Puis que le ciel trassa la protraiture
 De cest esprit, qui au ciel fait retour,
 Abandonnant du monde le grand tour
 Pour se reioindre à sa uiue peinture:

Puis que le Dieu de mes affections
 Y engraua tant de perfections,
 Pour figurer en ceste carte peinte

L'astre bening de ma fatalité,
 L'append ce uœu à l'immortalité
 Deuant les pieds de vostre image sainte.

O race



A P H E B V S.

O Race Latonienne,
 Sainte clarté Delienne,
 Dieu en Cyrene adoré,
 A qui pendent en echarpe,
 Et le Carquois & la Harpe,
 Apollon au crin doré:
 Pere ne mets en arriere
 Le sousspir de ma priere,
 Puis que tes saintes douceurs
 M'allaiçtant des mon enfance,
 M'ont fait nommer par la France,
 Le Nourriffon des neuf Sœurs.
 Tu sçais toutes medecines,
 Herbes, plantes, & racines,
 Qui chassent le mal des corps:
 Tu sçais toutes les sciences,
 Les arts, les experiences
 Des augures, & des sorts.
 Ton grand œil qui tout regarde,
 D'enhaut ses fleches nous darde,
 Dont tu uas l'ame inspirant
 Au sein de la Toutemere,
 Toy nommé du bon Homere,
 Apollon le loingtirant.
 C'est toy des astres le pere,
 Qui le cours de l'an tempere,
 Et d'une braue roideur,



Forçant le grand tour du monde,
Vois de la terre & de l'onde
L'universelle rondeur.
Sous les accords de ta Lyre,
Qui des Dieux appaise l'ire
Les cieux tournent par compas:
Et l'Aonienne danse,
Au rapport de ta cadence,
En rond mesure ses pas.
Or' ta lampe retournée
Nous r'ameine la iournee,
Et or' secartant de nous,
Pour se plonger dedans l'onde,
Laisse recouler au monde
Des Dieux le present plus doux
Alors ta sœur, coustumiere
De luire par ta lumiere,
Nous montre tout son beau front:
Ou si la terre la garde
Qu'à plein ell' ne te regarde,
Nous esclaire en demy-rond.
La Terre par toy fertile,
Nous rend d'une usure utile
Le gaing de nostre labour,
Qui de la faim miserable,
Si tu luy es favorable,
Ne sentit onques la peur.
Cecy scachant le bon homme,
Son esperance te nomme,

Te fait offrandes & vœux,
A fin que son lieu champestre
Puisse donner à repaistre
A ses enfans & nepueus.

Escoute nos plaintes doncques,
Si de nous te chalut onques,
Pere escoute nos clameurs,
Ou soit que le champ uerdoye,
Ou soit qu'iaune il ondoye
En effics ia demy-meurs.

Fay que l'humour sauoureuse
De la uigne plantureuse,
Aux rayz de ton œil diuin,
Son Nectar nous assaisonne
Nectar, tel comme le donne
Mon doux uignoble Angeuin.

Chasse loing de nostre terre
La faim, la peste, & la guerre,
Aux Turcs, ou plus loing encor,
A fin qu'en nostre prouince,
Le regne d'un si bon Prince.
R'ameine le siecle d'or.

FIN.

